

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
UNIVERSITE MOHAMED BOUDIAF - M'SILA

**FACULTE DES LETTRES ET DES
LANGUES**
**DEPARTEMENT DES LETTRES ET
LANGUE FRANCAISE**

N° :



**DOMAINE : LETTRES ET LANGUES
ETRANGERES.**
FILIERE : LANGUE FRANCAISE.
OPTION : SCIENCES DU LANGAGE.

**Mémoire présenté pour l'obtention
Du diplôme de Master Académique**

Par : Abid Djamel

Intitulé :

**Analyses linguistique et pragmatique du
discours de solidarité dans *La Peste* d'Albert
Camus et *Les bouts de bois de
Dieu* d'Ousmane Sembene.**

Soutenu devant le jury composé de :

	Université Mohammed Boudiaf M'sila	Président
Dr ZAGHBA Lynda	Université Mohammed Boudiaf M'sila	Rapporteur
	Université Mohammed Boudiaf M'sila	Examineur

Année universitaire : 2020-2021

**MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
UNIVERSITE MOHAMED BOUDIAF - M'SILA**

**FACULTE DES LETTRES ET DES
LANGUES
DEPARTEMENT DES LETTRES ET
LANGUE FRANCAISE
N° :**



**DOMAINE : LETTRES ET LANGUES
ETRANGERES.
FILIERE : LANGUE FRANCAISE.
OPTION : SCIENCES DU LANGAGE.**

**Mémoire présenté pour l'obtention
Du diplôme de Master Académique**

Par : Abid Djamel

Intitulé :

**Analyses linguistique et pragmatique du
discours de solidarité dans *La Peste* d'Albert
Camus et *Les bouts de bois de
Dieu* d'Ousmane Sembene.**

Année universitaire : 2020-2021

Remerciements

En tout premier lieu, je remercie le bon Dieu, le tout puissant, de m'avoir donné la force pour survivre, ainsi que l'audace pour dépasser toutes les difficultés.

Je voudrais adresser toute ma plus grande gratitude à ma directrice de recherche, Dr ZAGHBA Lynda, pour sa patience, pour sa disponibilité, pour sa bienveillance, et surtout la confiance qu'elle m'a accordé. J'ai profité pendant longtemps du savoir et du savoir-faire dont j'ai pu bénéficier au cours de nombreuses discussions. J'aimerais aussi la remercier pour l'autonomie qu'elle m'a accordé, et ses précieux conseils qui m'ont permis de mener à bien ce travail et d'alimenter ma réflexion.

J'exprime toute ma reconnaissance l'ensemble de l'équipe pédagogique et administrative du département de langue et littérature française de l'université de M'sila qui a tout fait pour faire de notre Licence et de notre Master une formation agréable et instructive.

Mes vifs remerciements vont également aux membres du jury pour l'intérêt qu'ils ont porté à notre mémoire en acceptant d'examiner notre travail.

Je remercie tous ceux qui ont contribué de près ou de loin à l'aboutissement du présent travail.

Dédicace

Du fond de mon cœur, je dédie le présent mémoire à :

*Mes chers parents, aucune dédicace ne saurait exprimer mon respect,
mon amour éternel et ma considération pour les sacrifices que vous
avez consentis pour mon instruction et mon bien être. J'implore Dieu
le tout puissant de vous accorder une bonne santé et longue vie.*

*A la mémoire de ma grand-mère Berkahame et mon grand-père
Moussa.*

J'aurais tant aimé que vous soyez présents.

Que Dieu ait vos âmes dans sa sainte miséricorde.

Ma femme et mes enfants.

Mes chères sœurs Djamaa, Amel et Sabrina.

Mes chers frères Abdellkrim, Okba, Moatag et Toufik.

*Mes amis et Tous les étudiants de la promotion 2020/2021 option :
sciences du langage.*

Toute personne ayant cru en moi.

Table des matières

Introduction générale.....	1
----------------------------	---

Chapitre I : La notion de solidarité

I.1. La solidarité, une question de définition.....	6
I.2. Les formes de solidarité : des normes sociales respectées par tous	7
I.2.1. La solidarité contractuelle.....	7
I.2.2. La solidarité conditionnelle	8
I.2.3. La solidarité affective	8
I.2.4. La solidarité fusionnelle	9
I.3. Les finalités de la solidarité.....	11
I.3.1. La solidarité et le progrès	11
I.3.2. La solidarité est une réaction contre l'individualisme	12

Chapitre II : Le discours, l'implicite et les pronoms de solidarité

II.1. Le discours littéraire	15
II.2. La théorie de l'énonciation et de la pragmatique	15
II.2.1. Le présupposé, le sous-entendu et l'inférence : Concepts de l'implicite	16
II.2.1.1. Le présupposé.....	17
II.2.1.2 Le sous-entendu.....	20
II.2.1.3. L'inférence	23
II.2.2. L'emploi des pronoms de solidarité : « nous » et « on ».....	24
II.2.2.1. Le pronom personnel « nous ».....	24
II.2.2.2 Le pronom personnel « on ».....	25

Chapitre III : Le discours de solidarité implicite

III.1 Présentation du corpus.....	27
III.2. Cadre théorique	27
III.3. Analyse	28
III.3.1. Les concepts de l'implicite à l'identification de solidarité.....	28
III.3.2. L'emploi des pronoms « nous » et « on » : pronoms de solidarité	45
III.3.2.1. L'emploi du pronom « nous ».....	45
III.3.2.2. L'emploi du pronom « on »	47
Conclusion générale	52
Références bibliographiques.....	54

Introduction générale

Introduction générale

Parler de « solidarité » est très important, mais en fait cette notion est tellement vague que de nombreuses disciplines et de champs de recherche comme l'anthropologie, la sociologie, les sciences du langage, etc., la prennent en charge pour la rendre plus claire. Dans notre société humaine, il ne se passe pas un jour sans qu'on parle de la solidarité dans la presse, à la télévision ou sur internet. Cette position prouve que l'attitude de solidarité est une obligation morale incontournable. C'est ce que défend Abdoulaye Niang : « *La société civile doit être un vaste réseau de solidarité active autour de la défense des droits et intérêts légitimes du citoyen, de l'homme tout court, devant déboucher sur la mise en cause générale ou partielle des visions du monde.* »¹. Autrement dit, la solidarité est nécessaire dans la société civile et les relations humaines.

L'intérêt du sujet réside dans le fait que la solidarité est un devoir commun entre les individus, de sorte que chacun doit y contribuer. Nous voulons investir cette notion dans le domaine de l'analyse du discours littéraire pour voir comment elle s'y manifeste et comment nous pouvons la déduire et l'envisager à travers des éléments linguistiques dans deux discours littéraires. En effet, il faut le dire, la solidarité a une dimension philosophique, sociale, politique et économique. Dès lors, notre ambition est de montrer que le discours littéraire, en tant que moyen de communication qui étudie les phénomènes linguistiques d'ordre énonciatif et pragmatique dans les textes, peut être un moyen de communiquer un message de solidarité, notamment en temps de crise.

L'implicite est un phénomène linguistique qui se trouve dans le discours sans être littéralement prononcé, A. Grésillon et J-L. Le brave le souligne d'ailleurs :

« L'écriture littéraire, avec ses méandres et ses contradictions internes, promeut à l'existence des formes langagières qui ne sont prévues dans aucun modèle abstrait, et à peine prévisibles pour le scripteur lui-même. Elle illustre, selon le mot de Queneau « jusqu'où peuvent aller les possibilités (potentialités) d'une langue », en renforçant en même temps la conscience de la règle et sa transgression. »².

L'énoncé ne peut pas tout dévoiler, l'interlocuteur peut le saisir et le décrypter soit par l'inférence soit par le présupposé ou le sous-entendu, soit par les trois.

¹ Abdoulaye Niang. « La société civile : une réalité sociale en question ». Io : Revue sénégalaise de sociologie, 0°2 et 3, janvier 1998/99, p.62.

² A. Grésillon, J-L. Lebrave, C. Violet, Proust à la lettre : les intermittences de l'écriture, p.38.

Introduction générale

Dans « *La Peste* » d'Albert Camus, les Oranais ont affronté la maladie, car tout au long de leur exil, ils ont manifesté la volonté de leur désir de sauver l'humanité par la participation collective. De même, dans « *Les bouts de bois de Dieu* » d'Ousmane Sembene, toutes les catégories sociales se sont unies pour combattre l'injustice, l'exploitation, la domination, l'esclavage et la haine. Il n'y a aucun doute sur la prédominance de la solidarité dans les deux romans. C'est dans cette perspective que nous envisageons d'étudier les éléments linguistique et pragmatique qui permettent d'imaginer et de comprendre la présence d'un discours de solidarité dans les deux romans.

Pour mieux appréhender ce thème dans les deux œuvres du corpus, nous tenterons d'identifier les formes de solidarité qui existent dans les deux œuvres. Pour cela, nous avons emprunté au sociologue Guy Bajoit ses notions de solidarité ; conditionnelle, contractuelles, fusionnelle et affective pour les examiner dans notre corpus.

Nous visons à travers cette recherche, qui est fondée sur la construction d'un discours de solidarité dans les deux romans à répondre aux questions suivantes qui constituent le cœur de notre problématique :

- À travers quels éléments linguistique et pragmatique, pouvons-nous envisager le discours de solidarité dans « *La Peste* » de Camus et dans « *Les bouts de bois de Dieu* » d'Ousmane Sembene ?
- Sous-quelles formes, le discours de solidarité ce manifeste dans les deux romans ?
- Comment les deux écrivains produisent-ils un discours de solidarité. ?

Pour répondre à nos questions, nous émettons les hypothèses ci-dessous :

- Le discours de solidarité dans les deux romans pourrait être envisager à travers les concepts d'implicite : le présupposé, le sous-entendu et l'inférence.
- Les caractères des personnages incarnant des attitudes morales de solidarité pourraient être observées à travers la portée sémantique des deux pronoms : « nous » et « on », utilisés dans les deux œuvres.
- Les deux discours aboutiraient à une convergence sur l'existence du discours de solidarité comme un principe moral.

L'objectif de notre projet de recherche est d'étudier un sujet qui traite de l'identification des éléments linguistiques qui permettent de connaître la présence du discours de solidarité dans les deux romans « *La Peste* » d'Albert Camus et « *Les bouts de*

Introduction générale

bois de Dieu » d'Ousmane Sembene. Par conséquent, nous mettrons en lumière les concepts de l'implicite : le présupposé, le sous-entendu et l'inférence qui dévoilent le message des énoncés, et aussi nous déterminons l'emploi et la portée sémantique des pronoms personnels « nous » et « on » dans les deux textes.

Notre travail de recherche actuel s'inscrit dans le champ de l'analyse du discours, qui selon Dominique Maingueneau un : « *programme de recherches sur la formation et les mutations des pratiques discursives, excluant toute forme d'analyse des faits de langue* »¹. Ce champ de recherche qui selon Patrick, Charaudeau et, Dominique Maingueneau : « *n'a pour objet ni l'organisation textuelle en elle-même, ni la situation de communication mais doit penser au dispositif d'énonciation qui lie une organisation textuelle et un lieu sociale.* »². Il nous fournit un appareil conceptuel et méthodologique, qui nous permet d'étudier les éléments transphrastiques comme dans le cas de notre corpus. Pour y parvenir, nous avons adopté la méthode analytique et la méthode comparative qui répondent aux exigences de la nature de notre recherche. La méthode analytique nous permettra de décortiquer et diviser notre corpus en extraits choisis pour découvrir l'existence du discours de solidarité à travers les éléments linguistiques adoptés, les concepts de l'implicite (le présupposé et le sous-entendu et l'inférence) et le recours à la portée sémantique des pronoms personnels « nous » et « on ». Ces concepts de l'implicite trouvent leur essence dans la théorie de la pragmatique, qui intervient dans l'interprétation des énoncés. Dans ce sens, Ducrot dit : « *Or on a bien fréquemment besoin, à la fois de dire certaines choses, et de pouvoir faire comme si on ne les avait pas dites, de les dire, mais de façon telle qu'on puisse en refuser la responsabilité* »³.

Alors que, les pronoms personnels « nous » et « on », qui sont basés sur la référence aux participants de la communication et à l'énoncé produit, trouvent leur essence dans la théorie de l'énonciation. Kerbrat-Orecchioni définit les pronoms personnels comme : « *Les pronoms personnels (et les possessifs, qui amalgament en surface un article défini + un pronom personnel en position de complément du nom) sont les plus évident, et les mieux connus, des déictiques* »⁴.

¹ Dominique Maingueneau, Dictionnaire d'analyse de du discours, Paris, Seuil, 2002, p. 54, cité par, Marie-Anne Paveau, et George Elia Sarfati, Les grandes théories de la linguistique : de la grammaire comparée la pragmatique, Paris, Armand colin, 2003, p. 198

² Patrick, Charaudeau et, Dominique Maingueneau, Dictionnaire d'analyse de du discours, Paris, Seuil, 2002, P.43

³ Ducrot Oswald, Dire et ne pas dire, principes de sémantique linguistique, Hermann, 1972, p.85

⁴ Catherine Kerbrat-Orecchioni, op.cit., p.45.

Introduction générale

Afin d'atteindre notre objectif de recherche, nous organiserons notre travail en trois chapitres :

- Le premier chapitre, sera consacré à définir les concepts de ce travail à savoir la solidarité, ses formes et ses finalités.
- Le deuxième chapitre éclairera la notion de discours littéraire, ainsi que les concepts de l'implicite et les pronoms de solidarité.
- Le troisième chapitre, consiste à analyser les extraits et identifier les éléments linguistique et pragmatique introduits par les deux écrivaines pour exprimer la notion de solidarité en sollicitant les théories du langage d'Oswald Ducrot, Dominique Maingueneau et celle de l'énonciation.

Chapitre I :
La notion de solidarité

I.1. La solidarité, une question de définition

Généralement, la solidarité est un devoir social ou une obligation réciproque d'aider, d'assister ou de collaboration gracieuse entre les membres d'une société. Ici, Pierre Ansay nous donne une bonne définition de cette notion : « *La "Solidarité" est d'avantage une notion extensible qu'un concept précis, un mot valise qui comporte en lui plusieurs idées et concepts en vérité fort différents.* »¹. Il en ressort que bien qu'elle ait un caractère polysémique, c'est toujours le principe de conduite morale.

Cette notion est une conduite morale héritée de la tradition humaniste. Depuis le XVIII^e siècle, les écrivains cherchent à s'affranchir de leur condition humaine par leur écriture. Au XIX^e siècle, la solidarité s'inscrit dans une perspective, sociale et humaine idéaliste. Des écrivains comme Michelet et Hugo expriment la misère humaine et la condition humaine à travers leur condition. Pour eux, la solidarité est une nécessité et une obligation. D'ailleurs, au XX^e siècle, ce sujet est valorisé par rapport à l'individualisme. C'est ce que témoigne Camus : « *Ce monde est empoisonné de malheurs et semble s'y complaire. Il est tout entier livré à ce mal que Nietzsche appelait l'esprit de lourdeur. N'y prêtons pas la main. Il est vain de pleurer sur l'esprit, il suffit de travailler pour lui.* »².

En ce siècle, le principe de solidarité place l'homme devant son devoir d'enseigner et sa réaction contre l'individualisme, en tant qu'affirmation de liberté et de solidarité.

La force de ce terme est que le monde civilisé accepte la solidarité comme un moyen pour atteindre l'idéale d'égalité. Le philosophe français René Descartes dans son discours de la méthode, affirme que l'individu devait être utile aux autres : « *Car bien qu'il soit vrai que chaque homme est obligé de procurer, autant qu'il est en lui, le bien des autres, et que c'est proprement ne valoir rien que de n'être utile à personne* ».³ En fait, la puissance de ce sujet est donnée par la question morale plutôt que la question sociale. La solidarité est un comportement moral qui motive les individus à s'entraider. Cela nécessite une transcendance de l'individualisme à la conscience collective.

Donc les individus s'ils ne sont pas unis, n'ont aucune chance dans la société. L'écrivain français Alexis de Tocqueville résume cette situation : « *pour que les hommes restent civilisés ou le deviennent, il faut parmi eux que l'art de s'associer se développe et se*

¹ Pierre Ansay. La vi/le des solidarités. Bruxelles-Charleroi : EVü, 2000, p. 223.

² Albert Camus. ETE. Paris : Gallimard, 1954, p.336.

³ René Descartes. Discours de la méthode. Paris : Librairie Générale française, 1973, p. 168, 6 partie.

perfectionne »¹. Ce point de vue prouve que, la solidarité est un apprentissage permanent qui s'améliore au fil du temps dans le but de civiliser les personnes.

I.2. Les formes de solidarité : des normes sociales respectées par tous

Guy Bajoit définit quatre types de solidarité :

I.2.1. La solidarité contractuelle

Cette forme de solidarité est fondée sur des intérêts. G. Bajoit croit que la recherche d'un intérêt c'est vouloir pour soi, consciemment, un bien qui ne peut venir que d'une autre personne. Si, au contraire la recherche est inconsciente comme obéissance à une impulsion ou si le bien désiré est voulu par un autre comme altruisme, alors la force qui pousse un individu à s'unir à un groupe ne peut être considérée comme un intérêt.

Cette forme de solidarité dans nos textes apparaît magnifiquement dans les deux romans. À *La Peste*, les habitants d'Oran se butent toujours sur les murs de la peste et leur espoir se trouve sur autrui. L'intérêt réside ici dans le désir ardent de préserver sa vie par tous les moyens Tandis que, dans *Les bouts de bois de Dieu*, la solidarité est aussi contractuelle, les grévistes ont des intérêts qu'ils veulent défendre. Ils veulent une révision des salaires qui sont des plus bas malgré le travail qu'ils font. Leur révolte est donc la recherche d'un intérêt.

Le mal dans *La Peste* est dans le monde des pestiférés où le risque de contact avec la maladie est grand tant elle contagieuse, le mieux de tout faire pour que la maladie soit guérie. En revanche, dans *Les bouts de bois de Dieu*, le mal est défini par la puissance coloniale qui tue et massacre les gens. Par conséquent, pour combattre le mal, les deux écrivains ont appelé à une révolte de masse, mais leurs morales sont différentes. A *La Peste*, la morale appelle à une attitude idéaliste face à toutes les formes de mal. Mais, la morale dans *les bouts de bois de Dieu* se penche vers l'action.

La violence chez Sembene, était une arme politique dangereuse car l'opposition entre les travailleurs et les autorités coloniales a conduit à une violence massive et puissante. En revanche, avec Camus, les pestiférés s'en tiennent simplement à l'isolement des malades et à la recherche d'un vaccin pour arrêter la progression de la maladie. Pole Gaillard écrit : « *la peste oblige chacun à méditer sur sa propre fin et sur la fin de l'homme, sur la*

¹ Alexis de Tocqueville. De la démocratie en Amérique. Paris : Garnier Flammarion, 1835-1840.

condition humaine. »¹. Dans *La Peste*, l'accent était mis sur la condition humaine. Alors que, dans *Les bouts de bois de Dieu*, la lutte est menée par des personnes qui partagent des valeurs.

I.2.2. La solidarité conditionnelle

La solidarité conditionnelle est la solidarité qui lie les individus les uns aux autres sans qu'ils partagent les mêmes intérêts. C'est-à-dire que les gens peuvent être solidaire entre eux, simplement parce qu'ils partagent la même condition sociale.

Ce type de solidarité est ressenti dans les deux romans. Dans *La Peste*, les Oranais sont condamnés à la mort et l'égalité face à la maladie. De même, dans *les bouts de bois de Dieu*, les hommes sont unis parce qu'ils subissent la même injustice et la même souffrance.

Dans *La Peste*, c'est l'image de la souffrance humaine qui met en lumière cette solidarité conditionnelle. C'est ce que Camus a remarqué en parlant de solidarité et de révolution : « *Dans la révolte, l'homme se dépasse en autrui et, de ce point de vue, la solidarité humaine est métaphysique. Simplement, il s'agit pour le moment que de cette sorte de solidarité qui naît dans les chaînes...* »².

Également, Dans le roman de Sembene, la grève de solidarité est conduite par tous les cours de métier comme les mécaniciens, les poseurs de rails et les manœuvres pour récupérer la justice et la liberté.

De la même façon dans *La Peste* que dans *les bouts de bois de Dieu*. C'est la condition humaine qui conduit à cette forme de solidarité. En fait, tout le monde dans *La Peste*, s'accorde sur la nécessité de travailler ensemble autour de l'essentiel, qui est la maladie. C'est pour quoi Camus admire la moralité collective de la solidarité humaine face au mal. De même, les combats de masse occupent une place importante chez Ousmane Sembene.

I.2.3. La solidarité affective

Cette solidarité dite affective ou émotionnelle parce que les gens se connaissent, vivent la même histoire et partagent presque les mêmes expériences.

¹ Pol Gaillard. Op. cu., p. 35.

² Albert Camus. L'homme révolté. Paris : Gallimard, 1951, p. 426.

Les pestiférés comme ceux de *Les bouts de bois de Dieu* manifestent explicitement cette forme de solidarité. Ils ont vécu la même expérience qui est la maladie ou du colonialisme et ont partagé les mêmes souffrances associées à l'existence de la mort et de la contrainte des colons sur les colonies. Ces expériences s'inscrivent dans l'émergence d'une solidarité et d'une fraternité basée sur des sentiments. Dans les deux textes, l'expérience partagée est à la base de ce type de solidarité. À ce niveau, les sentiments humains priment sur toutes les autres considérations. Le phénomène d'identification à autrui permet ce transfert de sentiment. C'est ce que note Mario Rodriguez Cobos : « *je dirai en outre que je suis solidaire de la lutte du pauvre, de l'exploité et du persécuté. Je dirai que je me sens réalisé à travers une identification.* »¹.

Le meilleur exemple de solidarité affective dans *La Peste* est la maladie de Tarrou qui était un grand ami du docteur Rieux, La mère du docteur traitant le patient sans accepter la loi de l'isolement qui était la loi des autres victimes de la peste. De manière parallèle, la solidarité affective dans *Les bouts de bois de Dieu* se manifeste de différentes manières. Par exemple, le fait que les femmes se sont alliées aux hommes pour les soutenir en grève. Elles ont un état d'esprit de révolte contre les contraintes et les dangers du colon dans le souci d'aider leurs maris. Un autre exemple qui témoigne cette solidarité c'est que les cheminots de Dakar à Bamako en passant par Thiès ont vécu la même histoire et ont partagé les mêmes expériences.

Donc, Camus et Sembene sont des vrais humanistes. Ils croient uniquement à l'homme et le combat collectif pour combattre le mal.

I.2.4. La solidarité fusionnelle

La solidarité fusionnelle repose sur les valeurs et l'idéologie partagée entre les individus qui ont le même projet d'avenir. Dans *La Peste*, les Oranais s'activent autour du D. Rieux et leur seule conviction est de réprimer ce ravageur qui peut toucher tout le monde. Parallèlement, dans *Les bouts de bois de Dieu*, les individus luttent contre le colonialisme. Cela signifie que les deux écrivains ont des valeurs communes qui sont à l'origine de cette solidarité fusionnelle.

Les deux ouvrages partagent quasiment le même projet. Chez Camus, les Oranais sont placés dans une situation limite, et il propose des solutions comportementales comme

¹ Maria Luis Rodriguez Cabas. Op, Cit., p. 18.

l'honnêteté, l'empathie et la compréhension pour sortir de cette crise. Maurice Weyembergh affirme que :

« L'image dominante de Camus est celle d'un humanisme laïc qui analyse l'absurde (nihilisme) pour trouver l'au-delà de l'absurde, qui en appelle à une situation, où il n'y aurait ni victimes ni bourreaux » et tente de redécouvrir, à partir de la notion de révolte, des valeurs transhistoriques, parmi lesquelles la solidarité occupe une place centrale. »¹

De la même manière, dans *Les bouts de bois de Dieu*, les grévistes cherchent à se libérer de la tutelle des colons. Il n'est pas la question de recevoir un salaire de misère bien qu'ils effectuent les mêmes tâches que les blancs. Le professeur Nkodo dit :

« En somme, pour comprendre Les bouts de bois de dieu, il faut replacer l'œuvre dans son véritable contexte, celui d'un moment dialectique panafricain, fait de quête agressive de la fraternité, de revendication violente d'un humanisme communautaire. »²

La Peste ainsi que *Les bouts de bois de Dieu* sont des œuvres symboliques qui appellent à une fusion des individualités pour arriver au progrès souhaitable.

La solidarité fusionnelle impose que les acteurs des solidarités ont la même vision. C'est ce que l'on remarque dans les deux œuvres où les gens cherchent à suivre par le biais de la fraternité et de la charité. La révolte dans *Les bouts de bois de Dieu* est collective. Elle tient compte de l'intérêt de tous les dominés sans distinction de races ni d'ethnies.

Il faut dire que cette solidarité s'exprime chez Camus à travers la recherche du bonheur, c'est-à-dire la suppression du mal symbolisé par la peste. Alors qu'avec Sembene, c'est la croyance et le partage de valeur de la dignité qui génère cette forme de solidarité.

Cependant, notons que la frontière entre ces logiques de solidarités ne sont pas du tout étanches. Guy BAJOIT dans son livre *le changement social*³, fait une comparaison entre les formes de solidarités. Les solidarités contractuelle et conditionnelle sont plus instrumentales et plus froides. Tandis que, les solidarités affective et fusionnelle sont plus

¹ Collectif. Pour un humanisme romanesque. Etudes réunies par Gilles Phillipe et Agnès Spiquel, Paris : Sedes, 1999, p. 223.

² M.-F. Miyono Nkodo. Op. Cit., p. 8.

³ Guy Bajoit. Le changement social. Approche sociologique des sociétés occidentales contemporaines. Paris : Armand Colin, 2003.,

expressives et plus chaudes. Aussi, les solidarités fusionnelle et contractuelle sont plus orientées vers l'avenir. Alors que, les solidarités conditionnelle et affective sont plus déterminées par le passé.

I.3. Les finalités de la solidarité

La solidarité humaine a des conséquences positives dans la vie de tous les jours. François Ewald confirme :

« L'émergence des doctrines de la solidarité, à la fin du XX; est contemporaine à ce qu'on pourrait appeler la naissance d'une sociopolitique, c'est-à-dire une philosophie politique qui ne cherche plus à fonder la « société », à la légitimer et à lui trouver un principe directeur à l'extérieur d'elle-même- dans un état de nature ; dans une théorie contractuelle, ou dans un droit naturel- mais, sur les lois de son histoire et de sa sociologie, un principe permanent d'autolégitimation politique »¹

L'idée de solidarité humaine est à l'origine de nouveaux comportements capables d'améliorer les relations humaines entre les individus. C'est donc devenu une nouvelle forme de citoyenneté. C'est aussi une arme efficace pour la lutte contre toutes les souffres de la société.

Parmi les finalités (les résultats) auxquelles aboutit la solidarité, nous en trouvons deux : la première finalité est le progrès, c'est-à-dire que la marche de l'humanité vers de plus grandes puissances et de plus grandes chances de bonheur résulte de la solidarité humaine. La deuxième finalité est que la solidarité est une réaction contre l'individualisme.

I.3.1. La solidarité et le progrès

La question de la solidarité est toujours d'actualité car elle est un facteur de changements socio-économiques. Et puisqu'elle est formée par l'interdépendance entre les hommes vivants dans une même société. Cela leur permet de progresser. Ce progrès donne à l'humanité de plus grandes chances de bonheur et de succès.

Cet aspect de progrès est visible aussi bien dans *La Peste* que dans *Les bouts de bois de Dieu*. Dans le premier, des hommes de bonne volonté s'activent autour du docteur Rieux

¹ François Ewald. Op. Cit., p. 1520

pour bloquer le chemin de la maladie. Dans le second, des gens de différentes classes, s'unissent pour se libérer de leur état colonisé.

En fait, les objectifs sont bien définis dans les deux ouvrages. À *La Peste*, les Oranais s'organisent pour lutter contre le mal, symbolisé, ici, par la maladie. Dans *les bouts de bois de Dieu*, la grève de solidarité initiée par l'ensemble des corps de métier qui a fait naître un nouveau type d'hommes et de femmes africains aspire à la liberté et au progrès.

De plus, face au poids de l'existence, Albert Camus ainsi que Ousmane Sembene tentent de créer une nouvelle citoyenneté fondée sur la solidarité qui favorise l'action. Ils proposent des solutions comportementales comme la solidarité collective et la révolte. Camus dit : « *la solidarité des hommes se fonde sur le mouvement de la révolte de celui-ci, à son tour, ne trouve de justification que dans cette complicité* »¹. C'est pourquoi la révolte occupe une place très importante parce qu'elle prend en considération l'intérêt collectif.

Il est assurément que la solidarité humaine soit un vecteur de progrès social et économique. Nous parlons de cette solidarité courageuse et attentive où l'individu fait face au risque. L'exemple le plus significatif est la marche des femmes de Thiès qui montre un grand progrès dans *Les bouts de bois de Dieu*.

Le progrès dans *Les bouts de bois de Dieu* est l'accord de tout le peuple sur la question des grévistes. Avec *La Peste*, le progrès se manifeste par l'émergence d'une morale camusienne qui révolte pour réduire la souffrance des hommes au mal qui est symbolisé par la maladie.

I.3.2. La solidarité est une réaction contre l'individualisme

Le but de ces deux œuvres est le même, c'est la nécessité de créer une morale communautaire chez l'être humain. Cela signifie qu'il n'y a pas un destin individuel mais plutôt un destin collectif. Dans *La Peste*, le D. Rieux, Tarrou et Paneloux sont caractérisés par un amour actif qui lutte pour sauver des vies. Ils forment une communauté de lutteurs contre l'épidémie. Tandis que, dans *Les bouts de bois de Dieu*, Bakayoko, Daouda, Ramatoulaye et d'autres présentent un ensemble d'individus qui travaillent dans la direction et partagent les mêmes rêves que la masse.

¹ Albert Camus. Op. Cit. p. 431.

Le pardon, chez Sembene, est l'un des traits les plus importants de l'humanisme négro-africain. Il est symbolisé par Fa Keita, le chef des poseurs de rails, qui proclame le pardon malgré les oppressions des blancs. Le professeur Banda Fall, Parlant du pardon : « *Il la vraie justice, c'est cette justice supérieure qui se définit par l'amour des hommes et par l'horreur des instincts brutaux, la vraie justice, c'est le pardon* »¹.

Le caractère solitaire de certains personnages dans les deux œuvres n'enlève rien à leur esprit de fraternité. Deux exemples importants de ce caractère : le premier c'est avec le journaliste Rambert, qui cherche des moyens pour quitter Oran et trouver sa femme derrière les murs de la peste. Mais à la fin, il a refusé d'y aller parce qu'il savait qu'il ne serait pas heureux seul. Le deuxième exemple, c'est avec Bakayoko, le leader et l'âme des grévistes. Il est un homme solitaire qui voyage du pays à un autre pour liées les gens à la grève.

Par conséquent, il est clair que l'individualisme est un coup de frein au développement humain. C'est pourquoi Camus et Sembene mettent en scène des individus confrontés à des situations limites et complexes. Ils voient dans leur solitude aussi dans leur solitude le besoin de se rapprocher des autres. Les pestiférés qui combattent la peste se rendent compte qu'ils ont besoin des autres. Les grévistes se sont également unis sur le devoir de solidarité pour que les générations futures puissent vivre dans l'égalité et la justice.

¹ Banda Fall. « La gloire dl : 1 : 1 clémence ou le geste rédempteur dans « Cinna » de Pierre Corneille et « Les exilés de la forêt vierge » de Jean-Pierre Makouta Mboukou ». Mélanges offertes au Professeur Cheikh Ba Tome2. In : Annales de le : F, ICII/II' des Lettres et Sciences Humaines, Numéro hors-série, février 2003,2003, p.832.

Chapitre II :

Le discours, l'implicite et les pronoms de solidarité

II.1. Le discours littéraire

Puisque notre corpus de recherche, qui se présente sous la forme d'extraits de deux romans, est directement lié au discours littéraire. Pour cela, notre tâche de donner un aperçu sur le « discours littéraire ».

L'analyse du discours littéraire relève du domaine de la linguistique, elle combine l'analyse du discours et le domaine de la littérature. C'est un domaine interdisciplinaire par excellence.

Selon D. Maingueneau : « *la notion de même de discours littéraire pose problème* »¹. En dépit des efforts déployés pour définir cette notion qui reste difficile à manier par l'ensemble des chercheurs parce qu'ils ont souvent une tendance à envisager le fait littéraire comme un corpus de textes séparé de son contexte d'émergence. Néanmoins, D. Maingueneau suggère de considérer la littérature comme une activité discursive : « [...] *considérer le fait littéraire comme "discours", [...] c'est aussi restituer les œuvres aux espaces qui les rendent possibles, où elles sont produites, évaluées, gérées* »². Alors, la littérature ne désigne plus une structure ou composition textuelle, où le chercheur s'intéresse à l'étude de l'organisation interne (cohérence, cohésion, etc.), mais est vue comme un sous-ensemble de la production discursive dans la société, ce qui implique certaines conditions d'énonciations déterminées.

Puisqu'il y a un écart entre l'énonciateur et le co-énonciateur qui n'était pas présent lors de la production du texte, on ne peut pas connaître le moment de la lecture. Cette problématique a poussé D. Maingueneau à substituer la notion de « situation de communication », qui désigne le contexte effectif de production d'un discours qui glisse vers une conception sociologiste, par la notion de « scène d'énonciation » qui met l'accent sur le caractère constructif du discours.

II.2. La théorie de l'énonciation et de la pragmatique

La pragmatique est une discipline qui soutient la relation entre le discours et ses utilisateurs, elle s'intéresse aux faits linguistiques exclusifs liés à la communication, afin de déterminer l'interprétation des énoncés. En fait, la pragmatique est étroitement de l'énonciation.

¹Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire : Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Amand Colin, 2004, P. 6

² Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire : Paratopie et scène d'énonciation*, Ibid., p. 34

Pour Ducrot, la pragmatique entend expliquer comment l'usage de la langue, fondé sur la logique et la vérité, a des implications sur le processus de l'interprétation d'un texte ou d'un discours. Pour lui, un énoncé comprend des mots auxquels aucune valeur stable ne peut être attribuée, c'est-à-dire que leur valeur sémantique ne réside pas dans leur nature, mais dans les rapports qu'ils forment entre les énoncés.

Pour Anne Reboul et Jacques Moeschler, ces mots qui sont indispensables pour une analyse pragmatique du discours, sont définis comme : « *les expressions linguistiques à contenu procédural [...] qui renvoient à des concepts qui n'ont d'existence que linguistique mais qui ont un poids cognitif*¹. C'est-à-dire que ces mots pragmatiques sont spécifiques à la langue, et leur signification fait allusion à leur usage, selon le contexte de leur apparition.

En effet, dans l'introduction de leur ouvrage, Anne Reboul et Jacques Moeschler ont affirmé que la notion de cohérence, assurée par les connecteurs pragmatiques, joue un rôle prépondérant, puisque selon eux, elle est pour le discours ce que la grammaticalité est pour la phrase. L'existence d'un discours n'est pas soutenue par des règles de syntaxe, comme dans la phrase, mais il s'agit plutôt de défendre cette existence grâce à la notion de cohérence, et à l'aide des connecteurs pragmatiques.

II.2.1. Le présupposé, le sous-entendu et l'inférence : Concepts de l'implicite

L'implicite occupe une place importante dans les travaux liés au domaine de la linguistique. D. Maingueneau explique la notion de l'implicite en affirmant qu' : « *on peut tirer d'un énoncé des contenus qui ne constituent pas en principe l'objet véritable de l'énonciation mais qui apparaissent à travers les contenus explicites. C'est le domaine de l'implicite* »².

La notion d'implicite n'a de sens que par opposition à la notion de l'explicite. Ce sont des informations supplémentaires qui éclairent la signification explicite. Oswald Ducrot affirme ce cas de l'implicite volontaire qu' : « Il ne s'agit pas seulement de faire croire, il s'agit de dire, sans avoir dit »³ . Cela signifie que le message implicite

¹ REBOUL A., MOESCHLER J., Pragmatique du discours ; ARMANDCOLIN, Paris, 2005, Page 75.

² Maingueneau, Dominique, Les termes clés de l'analyse du discours, Paris : Éditions du Seuil, coll. « mémo : Lettres », 1996, p.47.

³ Ducrot, Oswald, Dire et ne pas dire : principes de sémantique linguistique, Paris : Hermann, coll. « Savoir », 1972, p.15.

intentionnel est fusionné sans que l'interlocuteur ait conscience de la responsabilité du non-dit par son locuteur qui ne veut pas assumer la responsabilité d'avoir dit.

Pour décoder l'implicite, l'interlocuteur doit partager la même culture ou presque le même contexte situationnel que l'énonciateur car l'implicite fait référence à des codes sociaux et des visions du monde partagé. Ce phénomène linguistique trouve une bonne réponse dans l'œuvre de Camus et dans l'œuvre d'Ousmane Sembene *Les bouts de bois de Dieu*.

C'est donc une stratégie discursive pour les deux écrivains qui leur permet de maintenir l'attention du lecteur en utilisant son imagination pour décoder les propos cachés. Parmi les concepts de cette notion, que nous étudions dans les deux ouvrages, nous avons les présupposés et les sous-entendus.

II.2.1.1. Le présupposé

Le contenu présupposé de l'énoncé est un contenu informatif qu'un énoncé communique de manière non explicite. Selon C. Kerbrat-Orecchioni les présupposés sont :

*« Toutes les informations qui sans être ouvertement posées, sont cependant automatiquement entraînées par la formulation de l'énoncé, dans lequel elles se trouvent intrinsèquement inscrites, quelle que soit la spécificité du cadre énonciatif »*¹

En fait, les présupposés sont un moyen automatique d'informativité grâce à leur nature implicite.

Par exemple : « Le frère de Pierre est parti hier soir ».

Les présupposés de cet énoncé nous disent ceci :

- Pierre a un frère
- Il était là avant-hier soir.

Umberto Eco met l'accent sur ce jugement des présupposés en affirmant que : *« les présuppositions font partie de l'information donnée par le texte ; elles sont sujettes à un accord réciproque de la part du locuteur et de l'auditeur »*². Un énoncé posé comporte certainement des présupposés qui enrichissent les antécédents de

¹ Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *L'implicite*, op.cit., p.25.

² Eco, Umberto, *Les limites de l'interprétation*, Trad. par Myriem Bouzaher, Paris : B. Grasset, 1992, p.313.

l'allocutaire par de nouvelles informations. Dans cet aspect, il est stipulé qu'un locuteur et son partenaire doivent partager le même univers social et culturel.

O. Ducrot saisit un point qui conditionne l'existence des présupposés en expliquant que :

« Pour que l'emploi d'une phrase soit efficace, il faut donc qu'il y ait chez l'auditeur à la fois certaines ignorances - concernant ce que la phrase affirme - et certaines connaissances - concernant l'objet même de l'affirmation : les présupposés font partie de ces connaissances qui doivent être présumées chez l'auditeur, au même titre que les ignorances, dans toute utilisation légitime de la phrase »¹.

Le but de la communication verbal ou écrit commence souvent par la dichotomie de « connaissance-ignorance », qui dicte le droit de l'existence inattendu des présupposés. Ces-ci peuvent dissiper l'ignorance de l'interlocuteur grâce à une certaine connaissance virtuelle.

Pour extraire les présupposés, il faut d'abord savoir saisir l'information, puis la comprendre, car entre les deux, il y a un processus assez complexe. Lorsqu'on est la cible d'un flux d'informations, il n'est pas facile de tout capturer à la fois. Ce sont l'anormalité et la nouveauté de l'information qui attirent l'attention et soulèvent la présupposition chez l'interlocuteur.

Le traitement des informations entrantes avec les informations stockées dans la mémoire réalise le mécanisme de la compréhension dans lequel les inférences font partie du décodage des informations implicites. Prenons l'exemple cité par C. Kerbrat-Orecchioni : « Mon fils s'est acheté une Jaguar ». Si l'interlocuteur ne sait pas qu'une Jaguar est une voiture, et qui plus est, une voiture, alors dans ce cas, il ne se rend pas compte de ce présupposé que Kerbrat-Orecchioni considère comme signifiant : Mon fils a acheté une voiture de course.

Les marques linguistiques de la présupposition

Le contenu de la préposition se trouve dans les compositions sémantique ou syntaxique de l'énoncé. Ces expressions sont responsables de l'existence des présupposés.

¹ Ducrot, Oswald, « Les présupposés, conditions d'emploi ou éléments de contenu ? », in Recherches sur les systèmes signifiants, Présenté par Josette Rey-Debove, K. Fenton, The Hague ; Paris : Mouton, 1973, p.248.

Les présupposés faits par l'énoncé sont déjà présentés dans la construction de l'énoncé et non dans le contexte comme dans le cas du sous-entendu. D. Maingueneau le souligne lorsqu'il déclare que : « *l'autre grand type de contenu implicite, les présupposés, est inscrit dans la structure de l'énoncé, indépendamment de ses contextes d'emploi* »¹.

A cet égard, il est nécessaire de dresser une liste détaillée afin d'évaluer les expressions contenant les présupposés. Cette liste divise ces expressions entre support lexical et support syntaxique.²

Support lexical

- *Les verbes factifs ou contre-factifs* : c'est verbes présupposent la vérité ou la fausseté. Les verbes factifs (comme savoir, regretter, se douter, être content...), qui ont pour caractéristique principale de poser une croyance à l'égard d'un événement, et de présupposer la vérité i réalité de cet événement. Tandis que les verbes contre-factifs (comme s'imaginer, prétendre...), présupposent la fausseté d'un événement. Il faut adjoindre, à la classe des non-factifs les verbes (comme croire, supposer, penser...) qui ont pour caractéristique de ne véhiculer aucun présupposé.

- *Les verbes d'aspect ou les verbes transformatifs* : c'est verbes assurent la transformation d'un état à un autre. Autrement dit, ils pointent le passage entre déjà et actuellement. (Comme commencer à, continuer à, cesser de, arrêter de, etc.)

- *Les verbes implicatifs* : certains verbes, tels que (réussir, nettoyer, s'éveiller, etc..) impliquent dans leur contenu des inférences renvoyant à d'autres contenus souvent ultérieurs et rarement postérieurs.

- *L'emploi de certains adverbess d'opposition* : tels que (mais, cependant, etc.) génère aussi des présupposés.

Certains adverbess tel que (de nouveau, encore, déjà, aussi, etc.) ainsi que des *verbes itératifs (répétitifs)*, comportant un préfixe en « *re* », possèdent un contenu latent. Cette proposition présuppose un autre contenu.

¹ Maingueneau, Dominique, Pragmatique pour le discours littéraire, Paris : Nathan, coll. « Lettres supérieures », 2001, p.79.

² Lubna Hussein Salman, L'implicite dans "A la recherche du temps perdu" : étude sur un aspect du discours proustien, thèse de doctorat sous la direction de Monsieur le professeur Michel Erma, université de Bourgogne, 2013, pp.31-38

Support syntaxique

- *Le conditionnel contrefactuel* : Il présuppose le non réalisation d'un fait grâce à la structure hypothétique « *si...* ».
- *Les propositions relatives appositives* Introduite par (qui, que, quoi, dont, où, lequel, quiconque) : Ce type de relatives procure une richesse d'informations sur son antécédent par un statut de présupposé.
- *La proposition interrogative* introduite par (qui, quoi, quand, où, pourquoi, etc.), Ce type de présupposé quelque chose.
- *L'usage de « ne...plus » / « ne...que »* : contiennent dans leur composition un contenu suggéré à côté de ce qui est posé.
- *La structure emphatique (c'est ...qui)*, Qui présuppose quelque chose.

En générale on peut dire que *le posé* est simultanément à l'acte de l'énonciation, comme s'il désignait l'état actuel de ce que nous venons d'énoncer. Au contraire, *le présupposé* semble précéder l'acte d'énonciation car il renseigne le destinataire de ce qui s'est passé précédemment. C'est-à-dire que le *posé* représente le présent par rapport à l'acte d'énonciation et que le *présupposé* repose sur le passé bien que l'acte de présupposition se révèle lui aussi simultanément à l'acte de l'énonciation.

II.2.1.2 Le sous-entendu

Les sous-entendus, une technique difficilement vérifiable. Il peut simplement rejeter le locuteur sans prendre aucun risque. Le sous-entendu se manifeste sous de nombreuses formes, telles que les simples implications, l'insinuation, l'allusion et dans des formes contradictoires, etc. Il s'agit de la part du laisser entendre, du faire entendre, qui s'installe dans le discours écrit et oral. Par conséquent, l'utilisation de ce type d'implicite est donc généralement intentionnelle et volontaire. Ainsi, le problème est de confirmer cette information, car elle infère et rien n'est affirmé de la part du sujet parlant. À l'inverse, il essaie parfois de les dénoncer. M. Paveau et G. Sarfati disent : « *En effet, face à une interprétation de son énoncé, le locuteur peut soit donner raison au destinataire, soit le récuser* »¹.

¹ Paveau M.-A. et Sarfati G.-E., op.cit., p.224

Le décodage du sous-entendu implique un traitement incertain de l'information implicite obtenue, notamment par rapport à un présupposé. Cela repose sur certains critères, comme l'inférence et le raisonnement sur l'acte de l'énonciation plutôt que sur le contenu de l'énoncé. L'interprétation est basée sur des éléments plus pragmatiques tels que le contexte, les courbes mélodiques et la mimogestualité. Considérons l'énoncé suivant : « Je dois dormir », selon son contexte situationnel et son énonciation, il sous-entendrait un désir de se retirer de quelqu'un ou d'inviter quelqu'un à sortir par une expression convaincante de politesse. Dominique Maingueneau ne considère que la classe des sous-entendus :

« des contenus implicites pragmatiques, c'est-à-dire des inférences tirées du contexte par le co-énonciateur à l'aide d'un raisonnement plus ou moins spontané qui s'appuie sur les principes (les lois du discours) qui régissent l'activité discursive »¹

Il a souligné le rôle des inférences dans l'interprétation des sous-entendus. Ces inférences dépendent du contexte et non de l'énoncé comme avec les présupposés.

Oswald Ducrot² construit des lois relatives au discours, dont la première est la loi de « la sincérité » selon laquelle la conversation doit être fondée sur une croyance en la vérité. Dans l'interaction verbale, nous supposons toujours la sincérité du discours qui en résulte. La deuxième loi est la loi de « l'intérêt » où le sujet doit intéresser au minimum tous les locuteurs de la conversation. Il doit y avoir un point commun entre les inter-actants. Par exemple, la relation entre les gens d'affaires, le centre d'intérêt est toujours mis sur les affaires. Et la troisième loi est la loi de « l'informativité », ce qui veut dire qu'il est nécessaire que le discours échangé contienne des informations déjà connues. Enfin, la loi de « l'exhaustivité » est étroitement liée à la loi précédente. Les interlocuteurs sont engagés à fournir autant d'informations que possible sur un sujet particulier.

Il faut signaler, qu'entre le sous-entendu et le présupposé, il y a une réelle différence du point de vue formel et sémantique, même si ces deux modes sont les composants essentiels de l'implicite. Le présupposé est explicite, intégré au contenu sémantique et syntaxique de l'énoncé. D'autre part, le sous-entendu se traduit du contexte et des éléments extralinguistiques, la connotation, l'inférence et le contexte culturel. Les éléments

¹ Maingueneau, Dominique, Les termes clés de l'analyse du discours, op. cit., p.77.

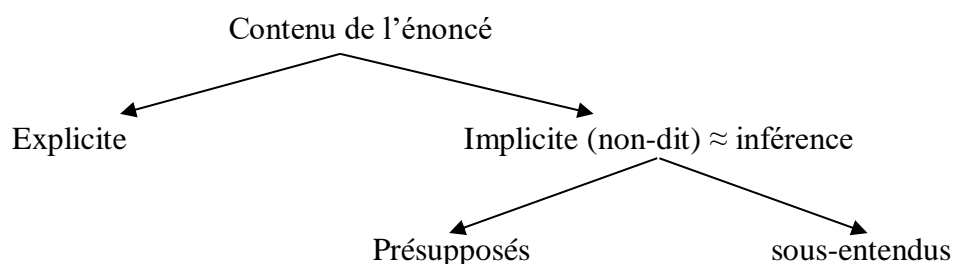
² Ducrot Oswald. Les lois de discours. In : Langue française. N°42, 1979. pp. 21-33

pragmatiques jouent un rôle important dans le diagnostic des sous-entendus dans le discours, tandis que les éléments linguistique et pragmatique révèlent la présence des présupposés dans l'énoncé. Les sous-entendus sont exclus du sens littéral que l'interlocuteur capter. De plus, les sous-entendus ne sont pas soumises à des critères d'authentification tels que la négation et l'interrogation, comme le sont les présupposés. Leur décodage est soumis à des compétences de décryptage spécifiques au-delà des compétences linguistiques, grâce auxquelles l'interprète peut découvrir les présupposés. Dans tous les cas, l'existence des sous-entendus reste incertaine.

Ducrot poursuit sa distinction en considérant que le présupposé est analogue à un acte illocutoire parce qu'il est enchaîné aux mêmes conditions qu'un acte du langage, immédiat, juridique en se présentant « *ses propres paroles comme induisant* »¹, ainsi qu'un ordre, qu'une interrogation, qu'une promesse. Il est déjà lié à la phrase par les composants syntaxiques inhérents à leur existence. Au contraire, il met les sous-entendus « *sur le même plan que le perlocutoire et à rattacher aux circonstances de l'énonciation* »². En fait, les sous-entendus, tout comme l'acte perlocutoire, produisent implicitement des effets sur le destinataire qui s'appuie sur les indices pragmatiques pour les interpréter.

Donc, il faut dire que la présupposition découle d'une relation logique et se fonde sur des conditions de vérité et de nécessité. Le présupposé se trouve dans la structure syntaxique et sémantique de l'énoncé. D'autre part, le sous-entendu est inféré du contexte, basé sur une réflexion individuelle soutenue par des connaissances sociales et psychologiques.

Nous pouvons former cette distinction comme :



¹ Ducrot, Oswald, « Présupposés et sous-entendu : réexamen », in *Stratégies discursives : Actes du colloque du centre de Recherche linguistique et sémiologique de Lyon*, 20-22 mai 1977, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1978, p.36.

² Ibid., p.37.

II.2.1.3. L'inférence

Le langage humain consiste en un système de signes codés. Cependant, ce langage fournit également des indices révélateurs tout en diffusant le message. Les mécanismes d'interprétation s'appuient sur ces indicateurs intégrés pour identifier les informations implicites. C'est ce qu'on appelle des inférences : il s'agit de tisser, de forger des liens entre l'énoncé et ses données contextuelles et situationnelles pour interpréter le message reçu et capturer des informations implicites. Selon Catherine Kerbrat-Orecchioni, L'inférence correspond à : « *Toute proposition implicite que l'on peut extraire d'un énoncé, et déduire de son contenu littéral en combinant des informations de statut variable* »¹.

Les auteurs de La psychologie cognitive du langage donnent un rôle fascinant aux inférences en termes d'extériorisation de l'implicite. Ils les voient comme :

*« un petit morceau élémentaire de raisonnement, qui conduit le système cognitif du compreneur à franchir un pas d'une information à une autre, plus spécifiquement d'une proposition à une autre. Un raisonnement complet est composé d'une suite de pas de cette sorte »*²

Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau classent les inférences classent les inférences en trois types³: *l'inférence contextuelle* dont l'induction passe par la lecture de l'environnement de l'énoncé prévu pour le décodage ; *l'inférence situationnelle* pour laquelle l'interprétation s'appuie sur des données de cas pour décoder le message ; et *l'inférence interdiscursive* qui s'appuie sur la connaissance ancienne de l'interlocuteur, stockées dans sa mémoire pour les relier les informations implicites.

En fait, lire le texte, c'est l'interpréter. Ainsi, le destinataire utilise ses connaissances et sa mémoire pour analyser les informations implicites qui se cachent dans le texte ou dans l'énoncé. Il a pu récupérer les informations manquantes et à les interroger pour la vérification. Elle reste cependant incertaine, notamment dans le cas des sous-entendus. Ce mécanisme interprétatif est une opération rapide et automatique que nous effectuons chaque jour de manière totalement inconsciente.

¹ Kerbrat-Orecchioni, Catherine, L'implicite, Paris, A. Colin, coll. « Linguistique », 1986, p. 24.

² Gineste, Marie-Dominique, Le Ny, Jean-François, Alain, Lieury, Psychologie cognitive du langage : de la reconnaissance à la compréhension, Paris, Dunod, coll. « Psycho sup », 2002, p.134.

³ Voir Charaudeau, Patrick, Maingueneau, Dominique, Dictionnaire d'analyse de discours, Paris : Éditions du Seuil, 2002, p.312-313

II.2.2. L'emploi des pronoms de solidarité : « nous » et « on »

La personne se définit comme une catégorie grammaticale reposante sur la référence aux participants à la communication et à l'énoncé produit. Les pronoms de solidarité « on » et « nous » se retrouvent dans les deux œuvres, *La Peste* et *Les bouts de bois de Dieu*, qui s'utilisent en alternance. Ces deux pronoms semblent être utilisés, de temps en temps, non seulement les propos du narrateur explicite suggéré, mais aussi l'autre narrateur caché.

Selon Catherine Kerbrat-Orecchioni, le choix des pronoms personnels dans la production des discours permet d'indiquer le caractère implicite de l'énonciateur dans son discours. Il est clair que cette stratégie de choix des indices discursifs se conjoint évidemment avec les conditions de production du discours, et influe même sur l'interprétation des énoncés reçus par le co-énonciataire, À travers l'analyse que nous prévoyons de mener, nous allons nous concentrer sur le rôle des pronoms « on » et « nous » dans le concept de solidarité entre les écrivains. Pour ce faire, nous avons sélectionné des extraits de chaque roman.

L'utilisation de ces pronoms par les deux auteurs est une justification pour remplacer les autres dans leur contexte et les inviter à partager leurs réflexions. Démontrer également l'existence d'une solidarité entre les individus à travers les pronoms « on » et « nous »

II.2.2.1. Le pronom personnel « nous »

Le pronom « nous » fait référence à la première personne de pluriel qui exprime un groupe auquel appartient le locuteur. « Nous » n'est pas un véritable pluriel de « je ». Kerbrat Orrichionni l'a mentionné comme suite :

« Le « nous » ne correspond jamais, sauf dans une situation très marginales comme la récitation ou la rédaction collectives a un « je » pluriel son contenu peut être défini ainsi : Nous = Je + non- je

Nous = Je +tu et ou il »¹

En fait, le pronom « nous » comporte l'émetteur + le récepteur ou les récepteurs. C'est-à-dire : « Nous » désigne → (Je + autres).

¹ Catherine Kerbrat – Orrichioni, op. cit., p.46

II.2.2.2 Le pronom personnel « on »

Est un pronom indéfini de genre masculin non spécifique, il joue le rôle d'un sujet parlant. Ce pronom s'interprète selon le contexte. Il peut renvoyer à la personne « nous », « je », « tu », « eux », etc. Comme il peut remplacer une personne quelconque ou bien l'homme de façon générale ainsi il peut avoir la valeur d'indétermination.

Par conséquent, le pronom « on » peut avoir plusieurs significations, selon les différentes manières de s'adresser le « on ».

Chapitre III :
Le discours de solidarité implicite

III.1 Présentation du corpus

Notre corpus de recherche est composé de deux romans, l'un d'Albert Camus intitulé « *La Peste* » publié en 1947 et l'autre d'Ousmane Sembene intitulé « *Les bouts de bois de Dieu* » publié en 1960. Nous avons choisi d'étudier ces deux romans car à travers eux nous pouvons lire une mise en scène discursive de solidarité en temps de crise.

Nous avons choisi les deux romans c'est parce que, dans *La Peste*, c'est l'image de la souffrance humaine qui est mise en avant pour évoquer la solidarité entre les assiégés. De même, dans le roman de « Sembene », une grève de solidarité a été lancée par tous les corps de métier pour restaurer la justice sociale et la liberté.

Choisir d'étudier le phénomène de la solidarité dans les deux romans, c'est que la portée de la solidarité est diverse, et cela est nécessaire dans les relations humaines, nous la retrouvons dans les religions, telles que l'islam et le christianisme. Ainsi, l'égalité naturelle entre les hommes implique que nous avons des devoirs envers nos semblables.

III.2. Cadre théorique

Le concept de solidarité réside dans l'idée que la liberté d'un individu passe par l'identification de ses liens nécessaires avec les autres membres de la société. La solidarité n'a de sens que par rapport à un but et une finalité qui peuvent conduire au progrès de l'homme, surtout sur le plan de sa condition. Pour cette raison dans les deux ouvrages, la solidarité humaine a favorisé l'évolution de la condition des pestiférés ainsi que celle des grévistes. Cela leur a permis de voir la réalité en face et de faire certaines choses pour l'influencer dans le bon sens. De ce fait, notre travail de recherche consiste à mettre en évidence l'usage de l'implicite à travers ces concepts « les présupposés, les sous-entendus et l'inférence » pour connaître l'existence du phénomène de solidarité en temps de crise dans les deux romans, et aussi l'usage des pronoms personnels « nous » et « on » qui dénotent la solidarité. J. Van de Ghinste dit : « *le fait que le langage n'exprime pas souvent la pensée des gens, tient surtout à ce que ceux-ci l'emploient non pas comme un outil pour communiquer la vérité, mais au contraire comme l'instrument destiné à la masquer* »¹. Les inter-actants cherchent constamment les informations manquantes.

Afin de mieux situer le discours de solidarité dans les deux œuvres, nous avons mené une étude comparative et analytique d'extraits choisis des deux œuvres. Cela nous a

¹ Van de Ghinste, J., *Rapports humains et communication dans À la recherche du temps perdu*, Paris : A.G. Nizet, 1975, p. 147.

conduit à mener une recherche pragmatique discursive et énonciative en utilisant à la fois l'implicite et les pronoms personnels pour saisir ce discours de solidarité.

III.3. Analyse

Cette analyse s'appuie sur une grille de lecture dans lequel nous choisissons des extraits des deux romans mentionnés précédemment. Ces extraits contiennent des formes de solidarité, notamment conditionnelle, fusionnelle, contractuelle et affective. Ils contiennent également des finalités de solidarité tels que le progrès et la réaction contre l'individualisme. Pour l'étudier, nous utilisons l'analyse pragmatique à travers d'abord le présupposé qui s'appuie sur le support lexical et le support syntaxique, puis le sous-entendu que nous obtenons en violant une des lois de Ducrot : la loi de sincérité, la loi de l'intérêt, la loi de l'informativité et la loi d'exhaustivité, et enfin l'inférence représentée par l'inférence contextuelle, l'inférence situationnelle et l'inférence interdiscursive. Nous utilisons également l'analyse énonciative en étudiant les pronoms personnels « nous » et « on », qui représentent l'expression implicite du narrateur, afin de saisir et de comprendre leur référence et leur portée sémantique.

III.3.1. Les concepts de l'implicite à l'identification de solidarité

Nous étudions à travers ces extraits l'existence de la solidarité que Guy BAJOIT a développée notamment dans le changement social, à savoir la solidarité conditionnelle, fusionnelle, contractuelle et affective. Ainsi que ses fins positives dans la vie quotidienne des gens comme le progrès et la réaction contre l'individualisme.

Pour le roman « La Peste » d'Albert Camus, nous avons choisi d'analyser les extraits suivants :

Extrait n° : 01

« Le lendemain, commencerait la vie elle-même, avec ses précautions. Pour le moment, des gens d'origines très différentes se coudoyaient et fraternisaient. L'égalité que la présence de la mort n'avait pas réalisée en fait, la joie de la délivrance l'établissait, au moins pour quelques heures. » p. 268

Présupposé :

L'usage des verbes implicatifs « coudoyer » et « fraterniser » qui impliquent dans leur contenu des inférences renvoyant à d'autres contenus antérieur, présuppose

qu'auparavant, il était vrai que toutes les classes ne combattent pas le mal avec fraternité et coopération, mais le combattent individuellement.

Sous-entendu :

Le manque autant d'informations sur la maladie et la lecture de l'environnement de l'énoncé (inférence contextuel) laisse entendre la présence d'une maladie qui unit toutes les classes pour combattre le mal sous toutes ses formes. Ainsi, cette égalité face à la maladie explique cette fraternité qui existe entre les individus et implique aussi une véritable solidarité entre eux.

Extrait n° : 02

« C'est ce que je ne sais pas je le sais. Mais je ne veux pas discuter cela avec vous. Nous travaillons ensemble pour quelque chose qui nous réunit au-delà des blasphèmes et des prières. Cela seul est important. » p. 200

Présumé :

L'utilisation de l'adverbe d'opposition « mais », présuppose que le D. Rieux sait que l'interprétation de Paneloux de la mort du jeune enfant est une interprétation purement religieuse et sa conviction qu'il s'agit de la prédestination, mais le médecin ne veut pas discuter de ce sujet parce que la solution est dans l'action collective en dehors du champ de la religion. De plus, l'utilisation de la négation dans l'énoncé présuppose l'existence d'un contenu suggéré en plus de ce qui est mentionné, à savoir que les deux étaient différents et ne coopéraient pas l'un avec l'autre.

Sous-entendu :

La violation de la loi de sincérité fondée sur la croyance en la vérité par Paneleau et après décryptage de l'énoncé cela fait le sous-entendu que la présence de la maladie dans la société provoque une forme de solidarité et une source d'égalité entre les personnes, notamment en ce qui concerne le sens de l'amour et solidarité. Il ressort clairement des paroles du médecin avec le prêtre qu'ils travaillent ensemble sur des questions qui les unissent loin de la religion, bien que l'un d'eux soit athée et l'autre religieux.

Extrait n° : 03

« Toute la question était d'empêcher le plus d'hommes possibles de mourir et de connaître la séparation définitive. Il n'y avait pour cela qu'un seul moyen

qui était de combattre la peste. Cette vérité n'est pas admirable, elle n'est que conséquente » p. 126

Présumé :

L'utilisation de « ne ...que » présuppose qu'il existe un contenu suggéré à côté de ce qui est posé, savoir qu'avant, les Oranais ne participaient pas collectivement à la lutte contre l'épidémie de peste.

Sous-entendu :

Interpréter les données de l'énoncés en simplifiant le décodage informationnel implique que la chose la plus importante est de créer une volonté consciente chez les individus de travailler ensemble loin des désaccords sur des choses qui peuvent les tenir à l'écart de cette volonté, et ce à travers la mise en place des services constitués de bénévoles chargés d'isoler les patients. C'est pour pourquoi on retrouve dans le texte, que le D. Rieux crie à Paneloux d'expliquer son idée révolutionnaire contre cette création dans laquelle les enfants sont torturés. Tout cela traduit donc leur volonté de sortir de l'impasse et de s'engager dans une perspective d'action.

Extrait n ° : 04

« Le mal qui est dans ce monde vient presque toujours de l'ignorance, et la bonne volonté peut faire autant de dégâts que la méchanceté, si elle n'est pas éclairée. Les hommes sont plutôt bons que mauvais, et en vérité, ce n'est pas la question. Mais ils ignorent plus ou moins, et c'est ce qu'on appelle vertu ou vice, le vice le plus désespérant étant celui de l'ignorance qui croit tout savoir et qui s'autorise alors à tuer. » p. 150

Présumé :

La proposition relative appositive introduite par la proposition relative « qui » indique que le mal vient de l'ignorance et du manque de connaissances, ainsi qu'il peut l'être de la bonne volonté humaine s'il n'est pas éclairé et conscient de l'importance de la participation collective pour faire face à l'épidémie. L'utilisation de l'adverbe « mais », présuppose que la question n'est en fait pas de dire que les hommes sont plutôt bon que mauvais, mais qu'ils sont en fait ignorants en fait le rôle qui leur est assigné.

Sous-entendu :

L'insuffisance des connaissances nécessaires sur la situation d'énonciation dans cette énoncé fait entendre qu'à travers la philosophie de vie du narrateur et à travers quelques précis et vérifiable, l'énonciateur cherche à inculquer aux hommes des attitudes exemplaires pour lutter contre le mal qui existe dans le monde sous toutes ses formes. C'est à travers sa quête pour créer une société unifiée et juste loin de l'ignorance mortelle.

Extrait n° : 05

« À la vérité, il fallut plusieurs jours pour que nous nous rendissions compte que nous nous trouvions dans une situation sans compromis, » p. 82

Présumé :

L'utilisation du verbe factitif « se rendre compte » dans l'extrait présume qu'il est vrai qu'il est vrai que les individus font face à une situation difficile sans compromis.

Sous-entendu :

L'insuffisance d'informations et le décodage de l'environnement de l'énoncé (inférence contextuel) implique que la réalisation de cette situation difficile a poussé les gens à lutter pour survie en revenant à l'amour et à la solidarité entre eux par la fraternité et la solidarité, sinon c'est impossible.

Dans ces extraits ci-dessus, la solidarité fusionnelle occupe une place de choix. Elle se manifeste chez Camus par cette recherche effrénée du bonheur qui implique l'éradication du mal symbolisé par la maladie de la peste.

Extrait n° : 06

« impatients de leur présent, ennemis de leur passé et privés d'avenir, nous ressemblions bien ainsi à ceux que la justice ou la haine humaine font vivre derrière les barreaux. » p. 88

Présumé :

L'emploi du verbe implicatif « ressembler » présume que les habitants d'Oran avant la propagation de l'épidémie étaient libres, mais quand la peste est venue sur eux, ils sont devenus comme des prisonniers.

Sous-entendu :

Violer la loi de l'informativité et la compréhension de l'environnement de l'énoncé fait entendre que les Oranais sont confrontés à un fait accompli représenté par la propagation d'une épidémie de peste qui a créé un état de terreur dans lequel les gens ont été forcés de s'exprimer pour survivre.

Extrait n° : 07

« ...que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse. » p. 90

Présumé :

L'usage du verbe implicatif « se réveiller » présuppose que la peste était en sommeil et L'emploi du verbe transformatif « venir » présuppose que l'épreuve existait avant et reviendra un jour.

Sous-entendu :

L'induction par le décodage de l'énoncé par contexte (inférence contextuel) implique que les Oranais doivent toujours être en alerte face à l'épidémie, qui ne disparaît à jamais, mais vient un jour vient où elle apparaît, même après un certain temps.

Extrait n° : 08

« C'est une idée qui peut faire rire, mais la seule façon de lutter contre la peste, c'est l'honnêteté. » p. 164

Présumé :

L'utilisation de la structure emphatique « c'est ...qui » présuppose qu'il y a une drôle idée. L'emploi de l'adverbe d'opposition « mais » présuppose que l'idée de l'héroïsme pour lutter contre la peste est fautive. Parce que la façon pour combattre la peste est l'honnêteté et la confiance.

Sous-entendu :

Après avoir lu l'environnement de l'énoncé et le manque d'informations, cela implique que certaines personnes ont été initialement exclues, mais ont fini par rejoindre le groupe des volontaires sains. Le retour du juge a été motivé par la mort de son enfant, et le journaliste Rambert a suspendu son plan d'évasion par honnêteté.

Extrait n° : 09

« Peut-être, répondit le docteur, mais vous savez, je me sens plus de solidarité avec les vaincus qu'avec les saints. Je n'ai pas de goût, je crois, pour l'héroïsme et la sainteté. Ce qui m'intéresse, c'est d'être un homme. » p.230.

Présumé :

L'emploi de l'adverbe d'opposition « mais » présuppose que la réponse donnée par le docteur est une réponse probable et qu'il est solidaire avec les faibles qu'avec les saints. Du docteur n'est pas finale et il est plus solidaire avec les faibles par opposition à solidarité avec les saints.

Sous-entendu :

Violer la loi de l'informativité et essayer de comprendre l'environnement qui entoure l'énoncé fait le sous-entendu que la solidarité affective (émotionnelle) est véhiculée par le docteur Rieux qui ne ménagera aucun effort pour plaire et faire le bonheur aux Oranais. Il ne croit pas à l'héroïsme ou à la sainteté, mais à l'homme. Et que l'arme de bataille reste vigilante et solidaire active. Ils ne croient ni à l'héroïsme ni à la sainteté, mais à l'homme.

Extrait n° : 10

« Le salut de l'homme est un trop grand mot pour moi. Je ne vais pas si loin. C'est sa santé qui m'intéresse, sa santé d'abord. » p. 199

Présumé :

L'usage de la construction emphatique « c'est qui » dans l'extrait présuppose qu'il y a une épidémie et qu'il y a un manque de préoccupation pour la santé des malades. Par conséquent la première préoccupation devrait être la santé des patients.

Sous-entendu :

Décrypter le message de l'énoncé et connaître l'environnement implique que le D. Rieux est en plein solidarité avec la race humaine et de la santé des personnes. Cela ressort clairement de son comportement en ne prenant pas soin de lui car la priorité est aux patients.

A partir de ces extraits, les gens manifestent clairement les formes de solidarité. En effet, ils ont vécu la même expérience qui est la maladie. Ils ont partagé les mêmes souffrances liées à la présence permanente de la mort.

Extrait n° : 11

« il n'y avait plus alors de destins individuels, mais une histoire collective qui était la peste et des sentiments partagés par tous. » p. 155

Présumé :

L'utilisation de l'expression négation « ne...plus » dans cet extrait présuppose que le destin était individuel plutôt que collectif. L'emploi de l'adverbe d'opposition « mais » présuppose que le destin collectif et les sentiments communs remplacent le destin individuel.

Sous-entendu :

La violation de la loi de l'exhaustivité dans l'énoncé fait entendre qu'il n'y a pas un destin individuel, mais plutôt un destin collectif qui concerne tout le monde et c'est ce que l'on observe à travers les qualités personnelles de D. Rieux, Tarou et Paneloux ou la fatigue et lutte actif pour sauver des vies. Ils forment une communauté de lutteurs, comme des Résistants.

Extrait n° : 12

« - Rieux, dit Tarrou sur un ton naturel, vous n'avez jamais cherché à savoir qui j'étais ? Avez-vous de l'amitié pour moi ?

- Oui, répondit le docteur, j'ai de l'amitié pour vous. Mais jusqu'ici le temps nous a manqué.

- Bon, cela me rassure. Voulez-vous que cette heure soit celle de l'amitié ?

Pour toute réponse, Rieux lui sourit. - Eh bien, voilà... » p. 224

Présumé :

L'utilisation de l'adverbe d'opposition « mais » présuppose que Tarrou a une amitié avec le médecin, bien qu'il y ait peu de temps pour confirmer cette amitié.

Sous-entendu :

Grâce à l'explication de l'environnement de l'énoncé, cela implique que la construction de la confiance entre les personnes ouvre la voie à l'amitié et à l'interdépendance entre les gens, en particulier dans l'adversité. Cependant, le lien et l'amitié sont conditionnels à l'acceptation.

Extrait n° : 13

« (...) . Car on laisse supposer alors que ces belles actions n'ont tant de prix que parce qu'elles sont rares et que la méchanceté et l'indifférence sont des moteurs bien plus fréquents dans les actions des hommes. C'est là une idée que le narrateur ne partage pas. Le mal qui est dans le monde vient presque toujours de l'ignorance, et la bonne volonté peut faire autant de dégâts que la méchanceté, si elle n'est pas éclairée. » p. 124

Présumé :

L'utilisation du conditionnel contrefactuel « si » laisse entendre que l'on ne peut pas avoir de bonne volonté si l'on n'est pas bien conscient de ses significations de solidarité et d'honnêteté.

Sous-entendu :

Transcender la loi de l'exhaustivité dans l'énoncé fait le sous-entendu l'émergence d'un nouveau concept d'humanité, qui est la collectivité et la coopération entre les individus, en conflit avec l'ancien concept de l'individualisme et le manque de la solidarité, et que la gentillesse est un cadeau précieux qui ne devrait pas être négligé.

Extrait n° : 14

« Oui, s'il est vrai que les hommes tiennent à se proposer des exemples et des modèles qu'ils appellent héros, et qu'il faut absolument qu'il y en ait un dans cette histoire, le narrateur propose justement ce héros insignifiant et effacé qui n'avait pour lui qu'un peu de bonté au cœur et un idéal apparemment ridicule.

Cela donnera à la vérité ce qui lui revient, à l'addition de deux et deux son total de quatre, et à l'héroïsme la place secondaire qui doit être la sienne, juste après et jamais avant, l'exigence du bonheur. Cela donnera aussi à cette chronique son caractère, qui doit être celui d'une relation faite avec de bons sentiments, c'est-à-dire des sentiments qui ne sont ni ostensiblement mauvais, ni exaltants à la vilaine façon d'un spectacle. » p. 129

Présumé :

L'utilisation de « si » laisse entendre qu'il existe un modèle qui s'appelle un vrai héros car, en vérité, aucun homme n'a de sentiments valides à cent pour cent. Dans ce cas, l'énonciateur donne l'exemple d'une personne stupide en tant que héros. L'usage de la proposition relative « qui » pour indiquer qu'il existe des informations supplémentaires qui rendent un bon héros heureux. Parce que se sentir heureux ne soulève pas le côté laid de la scène.

Sous-entendu :

L'induction de l'environnement de l'énoncé par la lecture de l'environnement, cela implique que l'homme est un bon constructeur et un interlocuteur pour les autres, et solidaire avec les patients, puisqu'on lui donne le titre de héros, ce qui contredit les concepts traditionnels.

Extrait n° :15

« Pour lutter contre l'abstraction, il faut un peu lui ressembler. Mais comment cela pouvait-il être sensible à Rambert ? L'abstraction pour Rambert était tout ce qui s'opposait à son bonheur. Et à la vérité, Rieux savait que le journaliste avait raison, dans un certain sens. Mais il savait aussi qu'il arrive que l'abstraction se montre plus forte que le bonheur et qu'il faut alors, et alors seulement, en tenir compte. » p. 87

Présumé :

L'emploi de l'adverbe d'opposition « mais » présuppose que l'énonciateur sache que l'idée de Rambert de combattre l'abstraction en l'imitant un peu semble être vraie dans une certaine mesure. Pourtant, comment Rambert peut-il être persuadé que parfois l'abstraction est plus puissante que le bonheur.

Sous-entendu :

Le décodage de l'énoncé en lisant l'environnement fait le sous-entendu que la pensée rationnelle aide à la participation sociale. Parce que les événements de l'existence nécessitent des hommes fraternels émotionnellement, socialement et culturellement.

Extrait n° : 16

« - Je viens de demander à Paneloux de se joindre à nous.

- Eh bien ? demanda le docteur.

- Il a réfléchi et il a dit oui.

- J'en suis content, dit le docteur. Je suis content de le savoir meilleur que son prêche.

- Tout le monde est comme ça, dit Tarrou. Il faut seulement leur donner l'occasion.?

Il sourit et cligna de l'œil vers Rieux.

- C'est mon affaire à moi, dans la vie, de fournir des occasions. » p.141

Présumé :

Le verbe factif « content » présuppose l'approbation du docteur que Paneloux rejoint son équipe et donne à chacun une chance.

Sous-entendu :

Interpréter et décoder l'environnement implique que la morale n'affecte pas l'engagement des hommes en général. Mais, sur les acteurs qui répondent contre le mal.

Pour le roman « Les bouts de bois de Dieu » d'Ousmane Sembene, nous avons choisi d'analyser les extraits suivants :

Extrait n° : 17

« Les hommes et les femmes qui, du 10 octobre 1947 au 19 mars 1948, engagèrent cette lutte pour une vie meilleure ne doivent rien ni à aucune « mission civilisatrice » ; ni à un notable, ni à un parlementaire. Leur exemple ne fut pas vain : depuis l'Afrique progresse » p. 8

Présumé :

L'utilisation du verbe factif « engager » présuppose la vérité que la participation des hommes et des femmes pour une vie meilleure n'a rien à voir avec le colonisateur ni n'en est influencée, mais relève plutôt d'une prise de conscience collective, surtout depuis le développement de l'Afrique.

Sous-entendu :

La lecture de l'environnement et l'insuffisance des informations dans l'énoncé fait le sous-entendu que Sembene restitution des faits par Sembene conduisait à la conclusion suivante : que la lutte pour le progrès en Afrique doit passer par une solidarité active effective. Et que cette lutte est le fruit d'une conscience collective commune résultant de plusieurs facteurs sociaux et économiques communs et partagés entre les membres de cette classe.

Extrait n° : 18

« C'est nous qui faisons le boulot, et, c'est le même que celui des Blancs. Alors, pourquoi ont-ils le droit de gagner plus ? Parce qu'ils sont des Blancs ? Et quand ils sont malades, pourquoi sont-ils soignés et pourquoi nous nos familles ont le droit de crever ? Parce que nous sommes des Noirs ? En quoi un enfant blanc est-il supérieur à un enfant noir ? » pp. 24-25

Présumé :

L'utilisation de la structure emphatique « c'est ...qui » dans l'extrait présuppose que les grévistes font le travail comme le font les blancs. L'écrivain est troublé par la discrimination salariale. L'utilisation de la proposition interrogative « pourquoi » par l'énonciateur présuppose également que les blancs gagnent plus et sont mieux traités, tandis que les Noirs sont condamnés.

Sous-entendu :

L'interprétation contextuel de l'énoncé indique que les grévistes veulent revoir les bas salaires, qu'ils jugent basés sur une doctrine raciste-coloniale entre les blancs et les noirs. Cette grève de solidarité est décrétée soit en solidarité avec une cause collective, soit pour soutenir une cause individuelle. Leur révolte est donc motivée par la recherche d'un intérêt. Mais cela ne les rend pas vraiment égoïstes.

Extrait n° : 19

« Il ne sert à rien de contempler nos feuilles de paie et de dire que nos salaires sont insuffisants. Si nous voulons vivre décemment, il faut lutter. » p. 25

Présumé :

L'emploi du conditionnel contrefactuel « si... » dans l'extrait présume que les grévistes ne vivent pas une vie respectable et que leurs droits sont violés et s'ils veulent vivre dans la dignité, ils doivent se battre et lutter contre le colonisateur.

Sous-entendu :

En comprenant l'environnement de l'énoncé, cela fait entendre qu'il faut mener une lutte commune contre le mal qu'est le pouvoir colonial. Car il ne sert à rien de toujours porter plainte, mais il faut prendre des mesures fortes c'est-à-dire passer à l'acte pour arracher les droits violés, et cela vient par une prise de conscience collective et passe par la révolution.

Extrait n° : 20

« tu verras qu'à la prochaine grève, les hommes nous consulteront. Avant ils étaient tous fiers de nous nourrir, maintenant c'est nous, les femmes, qui les nourrissons ! » p. 87

Présumé :

L'usage de la structure emphatique « c'est qui » présume que c'étaient autrefois les hommes qui cherchaient de la nourriture pour nourrir leur famille tandis que les femmes étaient des femmes au foyer dont le rôle était d'élever les enfants et de travailler dans la maison. Aujourd'hui, le rôle s'est inversé, car c'est la femme qui nourrit les hommes et ramène la nourriture à la maison.

Sous-entendu :

L'induction de l'environnement de l'énoncé et son décodage implique que grâce à cette grève, qui est un acte légitime pour revendiquer des droits, il est devenu clair que les femmes d'aujourd'hui sont devenues l'avenir des hommes, où elles jouent le même rôle que celui joué par les hommes ou plus.

Extrait n° : 21

« On apporta chez le prêteur les vélomoteurs et les vélos, les montres ; puis ce fut le tour des boubous de valeurs, ceux qu'on ne mettait qu'aux grandes. Occasions, et des bijoux. La faim s'installa, hommes femmes, enfants, commencèrent à maigrir. Mais on tenait bon. On multipliait les meetings, les dirigeants redoublaient d'activité et chacun jurait de ne pas céder » p.63

Présumé :

L'emploi de l'adverbe « mais » présuppose que les grévistes, hommes et femmes, se plaignaient de la faim et de la perte de poids, mais ils ont tenu bon et ont juré de ne pas abandonner.

Sous-entendu :

La lecture de l'environnement de l'énoncé implique que la misère de condition des cheminots, qui ont vécu la même histoire et partagé les mêmes expériences, les a poussés à s'approcher davantage de l'autre pour mener une lutte commune. Également, la réussite de cette grève est due au courage, à l'abnégation et à l'esprit solidaire des grévistes.

Extrait n° : 22

« Mais s'il faut tuer (le gendarme), il faudra aussi tuer les Noirs qui lui obéissaient et les Blancs à qui il obéissait et où cela finira-t-il ? Si l'on tue un homme comme celui-ci, il y en a un autre pour prendre sa place. Ce n'est pas là ce qui est important. Mais faire qu'un homme n'ose vous gifler parce que de votre bouche sort la vérité, faire que vous ne puissiez plus être arrêté parce que vous demandez à vivre, faire que tout cela cesse ici ou ailleurs, voilà qu'elle doit être votre occupation, voilà ce que vous devez expliquer aux autres afin que vous n'ayez plus à plier devant quelqu'un, mais aussi que personne n'ait à plier devant vous. C'est pour vous dire cela que je ai demandé de venir car il ne faut pas que la haine vous habite. » p.336

Présumé :

L'usage du conditionnel contrefactuel « si » présuppose que personne ne doit tuer un gendarme car tous ses partisans ne peuvent pas être tués et ça conduit aussi à quelqu'un d'autre prendre sa place. L'emploi de l'adverbe de l'opposition « mais » présuppose que

l'importance n'est pas de tuer ou ne pas tuer un gendarme, car l'importance dans tout cela est que personne ne peut tendre la main et vous gifler parce que votre bouche sort que la vérité.

Sous-entendu :

Le décryptage de l'énoncé et comprendre son environnement implique que l'un des traits les plus importants de l'humanisme négro-africain est la tolérance, qui est symbolisé par l'ancien doyen Fa Keita des conducteurs de chemin de fer. La morale de cette leçon est le rejet de la haine et la promotion du pardon.

Extrait n° : 23

« ce qu'il faudrait aujourd'hui, c'est qu'Ibrahima Bakayoko soit parmi nous. Il sait nous parler et nous l'écoutons tous. Souvenez-vous, la dernière fois il nous a parlé des briseurs de grève » p. 27

Présumé :

L'emploi du verbe factif « savoir » présuppose que Bakayoko est un personnage fort qui sait bien parler et que les gens écoutent avec respect, parce que ses paroles sont toujours vraies et honnêtes car elles appellent à l'unité et à la solidarité face à l'ennemi.

Sous-entendu :

La violation de la loi de l'exhaustivité et la méconnaissance du caractère Bakayoko suggèrent et laissent entendre que les grévistes voient en Bakayoko leur leader et leur esprit de lutte contre le colonialiste.

Extrait n° : 24

« Ce ne sont pas ceux qui sont pris par la force, enchaînés et vendus comme esclaves qui sont les vrais esclaves, ce sont ceux qui acceptent moralement et physiquement de l'être » p. 45

Présumé :

L'utilisation de la proposition relative appositive « qui » laisse entendre que les vrais esclaves sont ceux qui acceptent de l'être moralement et physiquement, et non ceux qui ont été pris par force et vendus.

Sous-entendu :

Une bonne lecture de l'environnement de l'énoncé fait entendre que l'énonciateur qualifier le travail chez les colons comme un esclavage moderne et volontiers. Alors pour la liberté et le progrès, la solidarité devient essentielle.

Extrait n ° : 25

« Aujourd'hui, je vous apporterai à manger. Et les hommes comprirent que ce temps, s'il enfantait d'autres hommes, enfantait aussi d'autres femmes. » p. 65

Présumé :

L'utilisation du conditionnel contrefactuel « si » présuppose que tant que les hommes donnent naissance à d'autres hommes, d'autres femmes naissent également.

Sous-entendu :

La transgression de la loi de l'exhaustivité et la lecture de l'environnement de l'énoncé implique que les femmes se sont libérées de la tutelle des hommes pour devenir des êtres à part entière. Et quand les hommes n'avaient plus les moyens d'entretenir la famille, ce sont eux qui ont qui ont bravaient tous les risques pour le faire.

Extrait n ° : 26

« Quand on sait que la vie et le courage des autres dépendent de votre vie et de votre courage, on n'a plus le droit d'avoir peur... Même si on a très peur ! Ah ! nous vivons des instants cruels, nous sommes obligés de nous forger une dureté, de nous raidir. Plus ça va, plus les temps deviennent dur. » p. 117

Présumé :

L'utilisation du verbe factif « savoir » présuppose que lorsque les grévistes sont conscients que la vie et le courage des autres dépendent de leurs vies, ils ont le droit de ne pas avoir peur, même s'ils sont très peur. L'utilisation de l'expression « ne...plus » dans l'énoncé présuppose qu'ils avaient auparavant peur.

Sous-entendu :

Le manque d'informativité dans l'énoncé et l'interprétation des données fait le sous-entendu que le progrès est l'adhésion du peuple tout entier à la cause des grévistes, ainsi que la solidarité du peuple, y compris les femmes, avec les grévistes.

Extrait n° : 27

« Je n'ai pas dit que j'étais contre la grève. J'ai dit seulement qu'une décision de cette importance n'a pas encore été prise ici et qu'il faut réfléchir. Moi, votre doyen, je n'ai jamais vu ça chez nous. » p. 27

Présumé :

L'utilisation de l'adverbe « encore » laisse entendre qu'auparavant n'a pas pris de décision, mais qu'il le fait plus tard. C'est-à-dire bien qu'il n'est pas contre la grève, la décision à ce sujet sera prise plus tard.

Sous-entendu :

Des informations insuffisantes dans l'énoncé fait entendre qu'il existe un grand risque d'affrontement entre les grévistes et les soldats de l'occupation. Et que ce risque est un bon exemple d'engagement. La solidarité humaine est faite de risques, il faut les gérer.

Extrait n° : 28

« Pendant des soleils et des soleils.

Le combat dura.

Goumba, sans haine, transperçait ses ennemis.

Il était tout de sang couvert.

Mais heureux est celui qui combat sans haine » p.379

Présumé :

L'utilisation de l'adverbe d'opposition « mais » dans l'extrait présume que Goumba a transpercé ses ennemis sans méchanceté, son corps couvert de sang, sauf qu'il était heureux de se battre sans haine.

Sous-entendu :

Le décodage de l'énoncé et après étude de l'environnement, cela fait le sous-entendu que le dialogue est un élément essentiel dans une perspective de solidarité pour surmonter les malentendus. Et que l'écriture (un petit poème) est un outil efficace pour communiquer avec les autres même s'ils sont ennemis. Le manque d'informations sur l'aveugle Maimouna implique que Maimouna donne un bel exemple de l'importance du dialogue.

Nous ne pouvons donc pas nous unir que si nous réussissons à établir la communication avec notre prochain.

Extrait n° : 29

« Monsieur le directeur, vous ne représentez ici ni une nation, ni une race : une classe et nous aussi nous présentons une classe dont les intérêts sont différents de ceux de la vôtre. Nous cherchons un terrain d'entente et c'est tout. » p.281

Présumé :

L'usage de verbe itératif « représenter », présuppose que les représentants du colonisateur représentaient une classe telle que représentée par les grévistes.

Sous-entendu :

Après l'interprétation de l'environnement de l'énoncé et violé la loi de l'exhaustivité, cela implique que la volonté première des grévistes a été de rencontrer les autorités coloniales pour que leurs problèmes soient résolus dans les plus brefs délais. Par conséquent, si l'univers de « *les bouts de bois de Dieu* » est violent, il n'en reste pas moins que les gens sont ouverts au dialogue et au débat.

Extrait n° : 30

« Nous savons ce qu'est la France et nous la respectons, nous ne sommes pas anti-français, mais encore une fois il ne s'agit ni de la France ni de son peuple, il s'agit d'employés qui discutent avec leurs employeurs. » p. 282

Présumé :

L'utilisation de l'adverbe d'opposition « mais » présuppose que les grévistes sachent qui est la France et la respectent et ne sont pas contre elle. Le problème réside dans le dialogue entre employeurs et salariés.

Sous-entendu :

Lire l'environnement de l'énoncé et décoder le message, cela implique que le dialogue avec l'ennemi est une condition pour arriver à la fin des hostilités entre employeurs et employés. Et que malgré que l'univers des bouts de bois de Dieu est violent, mais les gens sont ouverts au dialogue et à la discussion.

III.3.2. L'emploi des pronoms « nous » et « on » : pronoms de solidarité

Dans *La Peste* d'Albert Camus et *Les Bouts de Bois de Dieu*, nous relevons un emploi hétérogène des pronoms personnels « on » et « nous ». Après avoir effectué une lecture sélective, nous avons choisi d'analyser des extraits des deux textes où déterminer l'usage et la portée sémantique de ces pronoms dans les extraits, il est possible de comprendre la présence d'un discours de solidarité partagé dans les deux textes. L'utilisation de ces pronoms par Camus et Ousmane se justifie également en terme de suppression de la responsabilité du narrateur explicite et de la jeter dans le parcours du groupe.

III.3.2.1. L'emploi du pronom « nous »

Le pronom « nous » pourrait être considéré sémantiquement comme un indice de solidarité dans les deux textes. Il désigne la première personne du pluriel et qui exprime le groupe auquel qu'il appartient le locuteur.

Extrait n° : 31 (*La Peste*)

« À la vérité, il fallut plusieurs jours pour que nous nous rendissions compte que nous nous trouvions dans une situation sans compromis » p.67

Dans l'énoncé, le pronom « nous » fait référence au D. Rieux et à son équipe, après avoir compris l'énoncé, nous pouvons dire que le groupe (D. Rieux et à son équipe) traverse une phase épidémique incompréhensible, ils doivent donc faire preuve de solidarité les uns envers les autres, pour faire face à cette situation difficile, dans le sens où les gens se rendent compte que la situation est difficile, alors le choix devient impossible et la solidarité est une nécessité et un devoir.

Extrait n° :32 (*La Peste*)

« Sur le visage de Paneloux, une ombre bouleversée passa.

- Ah ! docteur, dit-il avec tristesse, je viens de comprendre ce qu'on appelle la grâce. Mais Rieux s'était laissé aller de nouveau sur son banc. Du fond de sa fatigue revenue, il répondit avec plus de douceur :

- C'est ce que je n'ai pas, je le sais. Mais je ne veux pas discuter cela avec vous. Nous travaillons ensemble pour quelque chose qui nous réunit au-delà des blasphèmes et des prières. Cela seul est important. » p.200

Le pronom « nous » dans l'énoncé fait référence à Paneloux (le prêtre) et au D. Rieux. À travers ce pronom, l'énonciateur a voulu comprendre que la chose la plus importante pour faire face à l'épidémie est de travailler ensemble avec sincérité et en dehors de la religion et prières.

Extrait n° : 33 (*La Peste*)

« Tarrou murmura que ce n'était jamais fini et qu'il y aurait encore des victimes, parce que c'était dans l'ordre.

- Peut-être, répondit le docteur, mais vous savez, je me sens plus de solidarité avec les vaincus qu'avec les saints. Je n'ai pas de goût, je crois, pour l'héroïsme et la sainteté. Ce qui m'intéresse, c'est d'être un homme.

- Oui, nous cherchons la même chose, mais je suis moins ambitieux. » p.232

Dans cet extrait nous disons que l'individu « je » est corrigé par le pronom « nous » qui renvoie à Tarrou et D. Rieux. L'utilisation de ce pronom dans cet extrait indique que ces deux personnes combattent l'épidémie pour le bonheur des autres et leur inculquent le principe de solidarité.

Extrait n° : 34 (*Les bouts de bois de Dieu*)

« Mamadou Keïta put enfin reprendre le fil de son discours :

- Je n'ai pas dit que j'étais contre la grève. J'ai dit seulement qu'une décision de cette importance n'a pas encore été prise ici et qu'il fallait réfléchir. Moi, votre doyen, je n'ai jamais vu ça chez nous. Votre enthousiasme me fait peur. Ce qu'il faudrait aujourd'hui, c'est qu'Ibrahima Bakayoko soit parmi nous. Il sait nous parler et nous l'écoutons tous. Souvenez-vous, la dernière fois il nous a parlé des briseurs de grève....

- On s'occupera des renégats ! » pp.26-27

Dans cet extrait, le pronom « nous » désigne Mamadou Keïta (le directeur de passeurs de rails) et les grévistes. Il représente une collectivité unie dans la lutte contre le colonialisme. Keïta et les grévistes veulent Bakayoko avec eux car il sait parler clairement et donne des conseils aux grévistes de s'unir pour défendre leurs droits.

Extrait n° : 35 (*Les bouts de bois de Dieu*)

« Dejean avait à peine écouté ce que disait Bakayoko, il suivait son idée :

- *Sans la France et le peuple français, que seriez- vous ?*
- *Nous savons ce qu'est la France et nous la respectons, nous ne sommes pas anti-français. » pp.281-282*

Le pronom « nous » dans cet extrait fait référence à Bakayoko et aux grévistes, et l'utilisation de ce pronom par l'énonciateur montre clairement que les grévistes y compris Bakayoko, ils sont unis et ouverts au dialogue avec l'occupation pour discuter des problèmes qui existent pour les résoudre.

Extrait n° : 36 (*Les bouts de bois de Dieu*)

« Lahbib ne put achever le petit discours qu'il préparait depuis si longtemps, Dejean s'était dressé et hurlait :

- Je connais ces mensonges, vous êtes menés par des bolcheviques et vous insultez une nation, une race qui vaut cent fois la vôtre !

- Monsieur le directeur, vous ne représentez ici ni une nation, ni une race : une classe Et nous aussi nous représentons une classe dont les intérêts sont différents de ceux de la vôtre. Nous cherchons un terrain d'entente et c'est tout ! » pp 280-281

L'énonciateur a utilisé le pronom « nous » pour désigner la classe de Lahbib et les autres grévistes. On comprend à travers ce pronom signifiant de solidarité que la classe gréviste a une conscience de la nécessité du dialogue avec le colonisateur pour résoudre le conflit et défendre ses droits et intérêts.

III.3.2.2. L'emploi du pronom « on »

À côté des « personnes » proprement dites, énonciateur et co-énonciateur, qui s'opposent à la « non-personne », le français dispose aussi d'un élément « on », qui s'interprète selon les contextes et sa valeur référentielle peut changer à l'intérieur du même énoncé.

Extrait n° : 37 (*La Peste*)

« Les hommes sont plutôt bons que mauvais, et en vérité ce n'est pas la question. Mais ils ignorent plus ou moins, et c'est ce qu'on appelle vertu ou vice, le vice le plus désespérant étant celui de l'ignorance qui croit tout savoir

et qui s'autorise alors à tuer. L'âme du meurtrier est aveugle et il n'y a pas de vraie bonté ni de bel amour sans toute la clairvoyance possible. » p.124

Dans l'extrait ci-dessus, il s'agit d'un narrateur homodiégétique (le narrateur est présent dans l'histoire qu'il raconte). Par conséquent, le pronom « on » est inclusive, car il représente le narrateur et les intellectuels en général. Le but de l'utilisation de ce pronom par l'énonciateur est sa quête pour former une société solidaire loin du vice de l'ignorance qui tue sans raison. De plus, l'utilisation de ce pronom permet aux lecteurs de voir ce qui se passe dans l'histoire.

Extrait n° : 38 (*La Peste*)

« Ainsi, à longueur de semaine, les prisonniers de la peste se débattaient comme ils le purent. Et quelques-uns d'entre eux, comme Rambert, arrivaient même à imaginer, on le voit, qu'ils agissaient encore en hommes libres, qu'ils pouvaient encore choisir. Mais, en fait on pouvait dire à ce moment, au milieu du mois d'août, que la peste avait tout recouvert. Il n'y avait plus alors de destins individuels, mais une histoire collective qui était la peste et des sentiments partagés par tous. » p.156

Dans cet extrait, le pronom indéfini générique « on » est fait référence à l'auteur et les autres. À travers ce pronom, la visée de l'énonciateur est la nécessité de créer une solidarité communautaire chez les êtres humains basée sur un destin collectif plutôt qu'individuel.

Extrait n° : 39 (*La Peste*)

« Rieux savait ce que pensait à cette minute le vieil homme qui pleurait, et il le pensait comme lui, que ce monde sans amour était comme un monde mort et qu'il vient toujours une heure où on se lasse des prisons, du travail et du courage pour réclamer le visage d'un être et le cœur émerveillé de la tendresse. » p.238

Le pronom « on » dans cet extrait est indéfini et générique. Parce qu'il peut remplacer n'importe quel pronom personnel, il permet aussi au narrateur de passer d'une expérience individuelle à une expérience collective. Cela veut dire qu'il arrive toujours un moment où nous nous sentons sous pression et fatigués par le travail, nous devons donc avoir le courage et la solidarité collective.

Extrait n° : 40 (*La Peste*)

« Au milieu des cris qui redoublaient de force et de durée, qui se répercutaient longuement jusqu'au pied de la terrasse, à mesure que les gerbes multicolores s'élevaient plus nombreuses dans le ciel, le docteur Rieux décida alors de rédiger le récit qui s'achève ici, pour ne pas être de ceux qui se taisent, pour témoigner en faveur de ces pestiférés, pour laisser du moins un souvenir de l'injustice et de la violence qui leur avaient été faite, et pour dire simplement ce qu'on apprend au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser. » p. 279

Le pronom indéfini inclusif (inclus le locuteur dans l'énoncé) « on » agit comme un marquage de la présence du narrateur et à travers ce pronom, Albert Camus tente d'universaliser son discours. Ainsi, toute personne lit le roman peut. C'est-à-dire que chaque personne qui lit le roman peuvent ressentir la souffrance qui porte la communauté décrite dans le roman.

Extrait n° : 41 (*Les bouts de bois de Dieu*)

« Alors on utilisa encore un peu la machine : on apporta chez le prêtre les vélomoteurs et les vélos, les montres ; puis ce fut le tour des boubous de valeur, ceux qu'on ne mettait qu'aux grandes occasions, et des bijoux. La faim s'installa ; hommes, femmes, enfants, commencèrent à maigrir. Mais on tenait bon. On multipliait les meetings, les dirigeants redoublaient d'activité et chacun jurait de ne pas céder. » p.63

Dans cet extrait, le locuteur emploie le pronom « on » pour désigner à la fois les hommes, les femmes et les enfants. Avec ce pronom, l'énonciateur indique que malgré cette situation difficile, la solidarité entre les grévistes s'est renforcée et les meetings se sont multipliés. Ils sont devenus un symbole de la révolution sociale à laquelle ils ont résisté et sont devenues des révolutionnaires sociaux face à la politique du colonialisme. Nous relevons de cet extrait qu'il n'y a aucun élément dans l'extrait qui indique la présence de l'auteur.

Extrait n° : 42 (*Les bouts de bois de Dieu*)

« Ramatoulaye s'était tue un instant. Les autres l'écoutaient comme si elles assistaient à une confession :

- *Quand on sait que la vie et le courage des autres dépendent de votre vie et de votre courage, on n'a plus le droit d'avoir peur... Même si on a très peur ! Ah ! nous vivons des instants cruels, nous sommes obligés de nous forger une dureté, de nous raidir.* » p.117

Nous constatons que dans l'extrait ci-dessus, le pronom indéfini « on » est générique car il renvoie à tout le monde et est inclusif, lorsque le locuteur dit « quand on sait ». Dans l'extrait, la portée sémantique de « on » est que locuteur est un témoignage que les femmes étaient les véritables défenseurs de la grève de la grève. L'écrivain a voulu amener le lecteur à participer à la narration.

Extrait n° : 43 (*Les bouts de bois de Dieu*)

« Les hommes se levèrent, la tête basse comme des conspirateurs dont on vient de déjouer les plans.

Soudain on entendit la voix claire d'Ad'jibid'ji qui s'était assise sur sa natte :

- Grand-père, j'ai trouvé ce qui lave l'eau. C'est l'esprit, car l'eau est claire, mais l'esprit est plus limpide encore. » p. 368

Le pronom indéfini « on » est inclusif car il note la présence du narrateur lorsqu'il dit : « Nous avons entendu la voix claire d'Ad'jibid'ji... ». On note dans cette énoncé la présence du narrateur malgré ce n'est pas son histoire. Ce pronom indéfini fait référence à l'énonciateur, Bakayoko, Fa Keita et les hommes (quelques grévistes). Par ce pronom, le narrateur amène les lecteurs à participer à son discours, qui préconise le pardon, la fraternité et la solidarité lorsqu'il.

Conclusion générale

Conclusion générale

Le présent travail de recherche qui s'inscrit dans le champ de l'analyse du discours, vise à identifier les éléments linguistiques qui nous ont permis de montrer la présence du discours de solidarité dans notre corpus. Pour y parvenir, nous avons consacré trois chapitres dans lesquels, nous avons essayé de définir la notion de solidarité et identifier ses différentes formes : conditionnelle, contractuelle, fusionnelle et affective. Puis nous avons défini le concept de discours et discours littéraire, et enfin nous sommes concentrés sur les concepts de l'implicite et la portée sémantique et référentiel aux pronoms personnelle « nous » et « on » à travers lesquels nous avons compris la présence d'un discours de solidarité dans les textes de corpus.

Le premier chapitre est consacré à la définition de quelques concepts liés à ce travail, à savoir la notion de la solidarité, parler de ces différentes formes et ses finalités. Le deuxième chapitre est consacré à la notion de discours littéraire, aux concepts de l'implicite et les enjeux qui régissent la notion de discours. Le troisième chapitre pratique est consacré à l'analyse de notre corpus qui constitué de deux romans, l'un de la littérature française « *La peste* » et l'autre de la littérature africaine « *Les bouts de bois de Dieu* », afin d'identifier et d'éclairer les éléments linguistiques qui nous ont permis de reconnaître la présence d'un discours de solidarité dans les deux romans.

De cette recherche, nous pouvons obtenir les résultats suivants :

Le discours de solidarité partagé dans les deux romans a été envisagé à l'aide des théories de la pragmatique et de la linguistique énonciative. Quant au pragmatique, les concepts de l'implicite : le présupposé, le sous-entendu et l'inférence agissent comme des informations impliquées dans les deux discours. Le concept présupposé, son contenu se trouve dans la structure sémantique et la composition grammaticale de l'énoncé. Le concept sous-entendu, qu'il s'agit de la part de laisser entendre et de faire entendre, leur interprétation dépend au contexte et non à l'énoncé. Le concept inférence, qui est un mécanisme interprétatif, s'appuie sur des données contextuelles et situationnelles.

En ce qui concerne la linguistique énonciative, nous relevons un emploi hétérogène des pronoms personnel « nous » et « on » dans les deux textes. La détermination de l'emploi et la portée sémantique de ces pronoms dans les énoncés conduisent à saisir l'existence d'un discours de solidarité partagé dans les deux textes.

Conclusion générale

Un autre résultat est que la solidarité est un devoir moral envers toutes les composantes d'une société. Mais elle n'apparaît pas toujours dans les relations quotidiennes. Dans notre recherche nous avons discuté des nombreuses formes de solidarité, à savoir la solidarité contractuelle, la solidarité affective, la solidarité fusionnelle et conditionnelle. Leurs applications dans les textes du corpus ont permis de montrer leurs pouvoirs et leurs légitimités.

La solidarité n'a de sens que par rapport à une finalité qui peut conduire au progrès de l'humanité, notamment sur le plan de sa condition. C'est pourquoi la solidarité humaine dans les deux romans a favorisé l'évolution de la condition des pestiférés aussi bien que celle des grévistes. Elle leur a permis de voir la réalité et de faire quelque chose pour l'orienter dans le bon sens.

On conclut que, ces deux discours ont abouti à une convergence sur l'importance de la solidarité dans une société donnée, comme un principe moral et humain entre les individus. Cette conclusion a été atteinte par notre utilisation du concept de l'implicite et par la détermination de l'emploi et la portée sémantique et référentiel des pronoms personnels « nous » et « on ».

Au cours de ce présent travail de recherche, nous avons rencontré des difficultés telles que le manque de nombreuses références appliquées qui servent à initier ce genre de travail en sein de la langue. Une autre raison tient au temps qui est un peu insuffisant pour bien comprendre et interpréter les différents énoncés et données.

La solidarité constitue un enjeu actuel pour l'humanité, donc à la fin de notre travail de recherche, il est nécessaire de présenter un ensemble de perspectives de recherche potentiellement exploitables. La solidarité aujourd'hui peut être étudiée aujourd'hui face au Covid-19, elle peut aussi être étudiée dans le discours de la société civil ainsi que dans les politiques publiques. Cette notion pourrait aussi être prise en charge à travers une étude polyphonique, car elle peut avoir plusieurs sens selon les domaines dans lesquels elle intervient, en sociologie, en droit, en science politique, etc.

Références bibliographiques

Références bibliographiques

Les références premières

1. Albert Camus, *La Peste*, philosophe et écrivain français, 1947.
2. Ousmane Sembene, *Les bouts de bois de Dieu*, by Le livre Contemporain, 1960.

Les références secondaires

Ouvrages

1. Dominique Maingueneau, Dictionnaire d'analyse de du discours, Paris, Seuil, 2002, cité par, Marie-Anne Paveau, et George Elia Sarfati, Les grandes théories de la linguistique : de la grammaire comparée la pragmatique, Paris, Armand colin, 2003.
2. Ducrot Oswald, Dire et ne pas dire, principes de sémantique linguistique, Hermann, 1972.
3. Pierre Ansay. La vi/le des solidarités. Bruxelles-Charleroi : EVü, 2000.
4. Albert Camus. ETE. Paris : Gallimard, 1954.
5. René Descartes. Discours de la méthode. Paris : Librairie Générale française, 1973.
6. Alexis de Tocqueville. De la démocratie en Amérique. Paris : Garnier Flammarion, 1835-1840.
7. Albert Camus. L'homme révolté. Paris : Gallimard, 1951.
8. Collectif. Pour un humanisme romanesque. Etudes réunies par Gilles Phillipe et Agnès Spiquel, Paris : Sedes, 1999.
9. Dominique Maingueneau, discours et analyse du discours : introduction, Paris, Armand Colin, 2014.
10. Dominique Maingueneau, Le discours littéraire : Paratopie et scène d'énonciation, Paris, Amand Colin, 2004.
11. Maingueneau, Dominique, Les termes clés de l'analyse du discours, Paris : Éditions du Seuil, coll. « mémo : Lettres », 1996.
12. Ducrot, Oswald, Dire et ne pas dire : principes de sémantique linguistique, Paris : Hermann, coll. « Savoir », 1972.

Références bibliographiques

13. Eco, Umberto, Les limites de l'interprétation, Trad. par Myriem Bouzaher, Paris : B. Grasset, 1992.
14. Maingueneau, Dominique, Pragmatique pour le discours littéraire, Paris : Nathan, coll. « Lettres supérieures », 2001.
15. Gineste, Marie-Dominique, Le Ny, Jean-François, Alain, Lieury, Psychologie cognitive du langage : de la reconnaissance à la compréhension, Paris, Dunod, coll. « Psycho sup », 2002.
16. Van de Ghinste, J., Rapports humains et communication dans À la recherche du temps perdu, Paris : A.G. Nizet, 1975.

Dictionnaires

1. CHARAUDEAU, Patrick, et MAINGUENEU, Dominique, Dictionnaire d'analyse de du discours, Paris, Seuil, 2002.
2. Patrick, Charaudeau et, Dominique Maingueneau, Dictionnaire d'analyse de du discours, Paris, Seuil, 2002.
3. DUBOIS, Jean et al, Le dictionnaire linguistique et de sciences du langage, Italie, Larousse, 2012.
4. DORTIER, Jean François (dir), Le dictionnaire des sciences sociales, Auxerre, Sciences Humains, 2013.

Articles et périodiques

1. Abdoulaye Niang. « La société civile : une réalité sociale en question ». Io : Revue sénégalaise de sociologie, 0°2 et 3, janvier 1998/99.
2. Banda Fall. « La gloire dl :1 :1 clémence ou le geste rédempteur dans « Cinna » de Pierre Corneille et « Les exilés de la forêt vierge » de Jean-Pierre Makouta Mboukou ». Mélanges offertes au Professeur Cheikh Ba Tome2. In : Annales de le : F, ICII/II' des Lettres et Sciences Humaines, Numéro hors-série, février 2003,2003.
3. Dominique Maingueneau, « Linguistique, littérature, discours littéraire », in Le français d'aujourd'hui, N°175, 2011 [en ligne]. URL : [http : //www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2011-4-page-75.htm](http://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2011-4-page-75.htm), consulté le 26/05/2021.

Références bibliographiques

4. Ducrot, Oswald, « Les présupposés, conditions d'emploi ou éléments de contenu ? », in Recherches sur les systèmes signifiants, Présenté par Josette Rey-Debove, K. Fenton, The Hague ; Paris : Mouton, 1973.
5. Ducrot, Oswald, « Présupposés et sous-entendu : réexamen » », in Stratégies discursives : Actes du colloque du centre de Recherche linguistique et sémiologique de Lyon, 20-22 mai 1977, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1978.
6. MAINGUENEAU, Dominique, « Linguistique, littérature, discours littéraire », in Le français d'aujourd'hui, N°175, 2011 [en ligne]. URL: <https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2011-4-page-75.htm>.
7. Manuel de linguistique pour les textes littéraires - Dominique Maingueneau. [en ligne]URL: https://www.academia.edu/44656814/Manuel_de_linguistique_pour_les_textes_litt%C3%A9raires_Dominique_maingueneau.
8. Youcef Immoune, "La Peste" écriture de l'épreuve et pouvoir de régénération : dialogues continus...Algiers 2 University, [en ligne] URL: https://www.researchgate.net/publication/339987843_La_Peste_écriture_de_l'épreuve_et_pouvoir_de_régénération_dialogues_continus.

Thèses et mémoires

1. Lubna Hussein Salman, L'implicite dans "A la recherche du temps perdu" : étude sur un aspect du discours proustien, thèse de doctorat sous la direction de Monsieur le professeur Michel Erma, université de Bourgogne, 2013.
2. Boudounet Naima, POUR UNE APPROCHE PRAGMATIQUE DE L'ÉNONCIATION DANS LES TEXTES DIDACTISÉS Cas du manuel de français de 3AS, mémoire de magister sous la direction de Pr. Abdelhamid Samir, université de Batna, 2012.

Sitographie

1. <https://www.cairn.info/revue-le-telemaque-2008-1-page-9.htm>
2. <http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr>
3. [www.utc.fr/~jguignar/SC21/Textes/Ducrot\(Maximes,Discours\).pdf](http://www.utc.fr/~jguignar/SC21/Textes/Ducrot(Maximes,Discours).pdf)
4. https://www.persee.fr/doc/igram_0222-9838_2010_num_127_1_4123

Résumé

Notre travail de recherche consiste à expliciter le discours de solidarité à travers une étude analytique et comparative de deux romans « *La Peste* » d'Albert Camus et « *Les bouts de bois de Dieu* » d'Ousmane Sembene. A l'issue de cette recherche, nous avons pu démontrer que le discours de solidarité peut être envisagé dans les deux romans à travers les concepts de l'implicite : Les présupposés, les sous-entendus et l'inférence ainsi que la portée sémantique des pronoms personnels « nous » et « on », et leurs référents.

Mots clés

Solidarité – discours – présupposé - sous-entendu - inférence

Summary

Our research work consists in explaining the discourse of solidarity through an analytical and comparative study of two novels « the plague » by Albert Camus and « the pieces of wood of Good » by Ousmane Sembene. Through this research we have arrived at the result that we can consider the discourse of solidarity in the two novels through the concept of the implicit (presuppositions, implications and inference), and the scope semantics of the personal pronouns we (nous) and we (on) and their referents.

Keywords

Solidarity – discourse – presupposition - implication - inference

ملخص

يتمثل بحثنا هذا في شرح خطاب التضامن من خلال دراسة تحليلية ومقارنة لروايتي " الطاعون " لألمبر كامو و"قطع خشب الله" لأوصمان صومبان. خلال هذا البحث توصلنا إلى نتيجة مفادها أنه يمكننا النظر في وجود خطاب التضامن في الروايتين وهذا من خلال مفاهيم التضمين (الافتراضات والتلميحات والاستدلال) ونطاق دلالات الضمائر الشخصية "نحن " و "نحن" وعلى ماذا يعودون.

الكلمات الدالة

التضامن – الخطاب – الافتراض – التضمين – الاستدلال